

LE SONGE
D'UNE NUIT D'ÉTÉ
PAR WILLIAM SHAKESPEARE



ILLUSTRÉ PAR
ARTHUR RACKHAM, R.W.S.



PARIS
HACHETTE ET CIE

1909



6
822
SHA

LE SONGE
D'UNE NUIT D'ÉTÉ
PAR WILLIAM SHAKESPEARE



ILLUSTRÉ PAR
ARTHUR RACKHAM

HACHETTE ET CIE

Il a été tiré de cet ouvrage Trente exemplaires sur papier impérial du Japon numérotés de 1 à 30, signés par l'artiste, et Trois cents exemplaires sur papier vélin à la forme numérotés de 31 à 330

Exemplaire N°. 257



Titania endormie.

PERSONNAGES

THÉSÉE, duc d'Athènes.

EGÉE, père d'Hermia.

LYSANDRE } amoureux d'Hermia.
DÉMÉTRIUS }

PHILOSTRATE, ordonnateur des fêtes de Thésée.

QUINCE, charpentier.

SNUG, menuisier.

BOTTOM, tisserand.

FLÛTE, raccommodeur de soufflets.

SNOUT, chaudronnier.

STARVELING, tailleur.

HIPPOLYTE, reine des Amazones, fiancée à Thésée.

HERMIA, fille d'Égée, amoureuse de Lysandre.

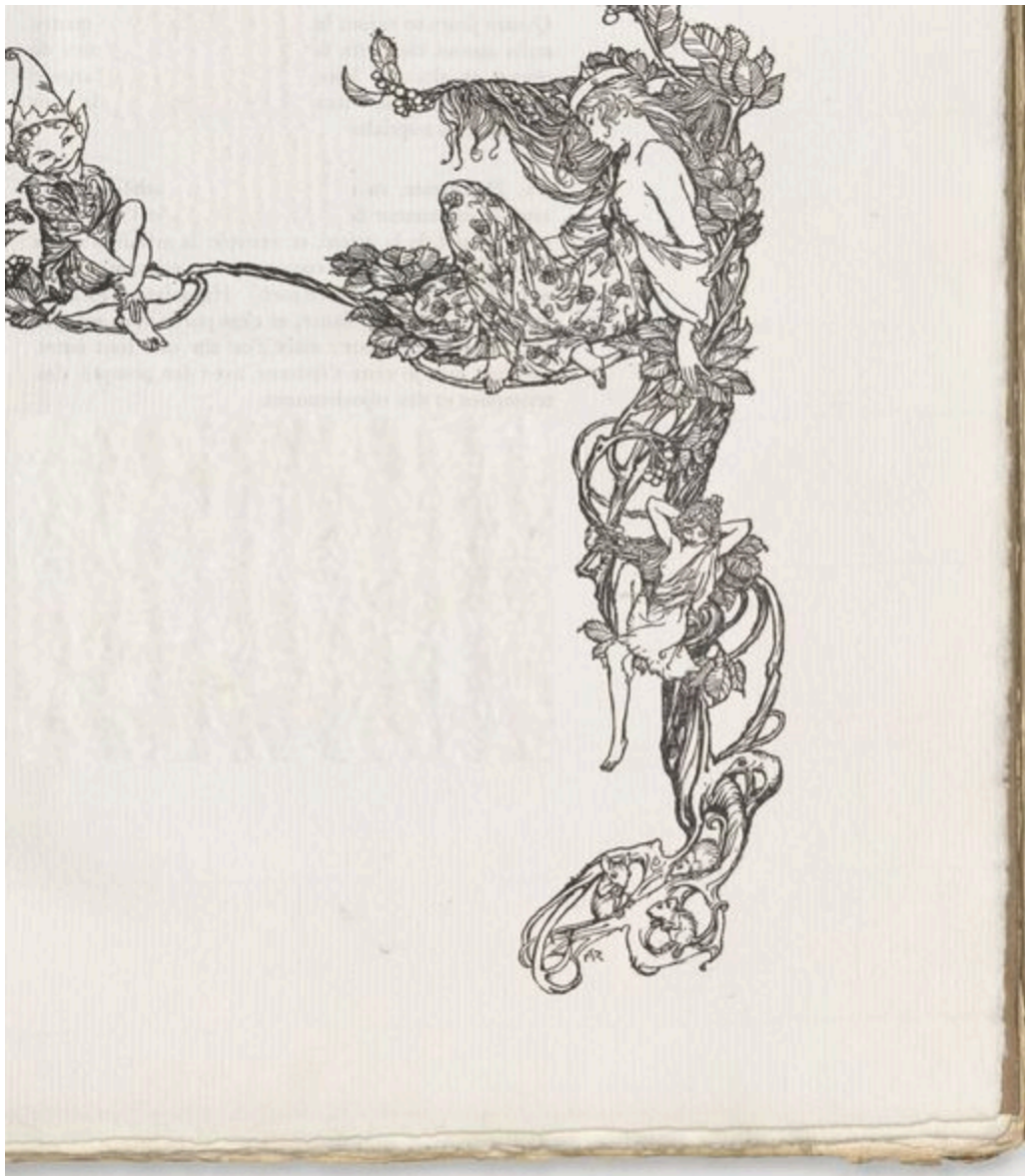
HÉLÈNE, amoureuse de Démétrius.

OBÉRON, roi des génies.

TITANIA, reine des fées.

PUCK, ou ROBIN BON ENFANT,

FLEUR DES POIS	} génies.
TOILE D'ARAIGNÉE	
PHALÈNE	
GRAINE DE MOUTARDE	
PYRAME	} personnages de l'intermède représenté par les grossiers artisans d'Athènes.
THISBÉ	
LE MUR	
LE CLAIR DE LUNE	
LE LION	



LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ

ACTE I.

SCÈNE I.

Athènes.—Un Appartement dans le Palais de Thésée.
Entrent THÉSÉE, HIPPOLYTE, PHILOSTRATE, et les gens
de la suite.

THÉSÉE.

Maintenant, belle Hippolyte, notre heure nuptiale s'avance au pas de course ; quatre heureux jours vont introduire une lune nouvelle, mais que cette vieille lune me semble lente à décroître ! Elle fait attendre mes désirs, comme une belle-mère ou une douairière qui laisse longtemps à sec les poches d'un jeune homme.

HIPPOLYTE.

Quatre jours se seront bientôt dissous en nuits ; quatre nuits auront bien vite fondu le temps en vapeurs de rêve ; et alors la lune, pareille à un arc d'argent nouvellement tendu dans le ciel, contempera la nuit de nos fêtes nuptiales.

THÉSÉE.

Va, Philostrate, va remuer la jeunesse athénienne et mets-la en humeur de se divertir ; réveille l'âme agile et pétulante de la gaieté, et renvoie la mélancolie aux funérailles ; cette pâle compagne ne convient pas à notre fête. [PHILOSTRATE sort.] Hippolyte, c'est mon épée qui m'a fait ton

fiancé, et c'est par la violence que j'ai conquis ton amour ; mais c'est sur une tout autre musique que je veux t'épouser, avec des pompes, des triomphes et des réjouissances.

Entrent ÉGÉE, HERMIA, LYSANDRE et DÉMÉTRIUS.

ÉGÉE.

Le bonheur soit avec Thésée, notre illustre duc !

THÉSÉE.

Merci, mon bon Égée. Quelles nouvelles m'apportes-tu ?

ÉGÉE.

Mécontent à l'excès, je viens porter plainte contre mon enfant, ma fille Hermia.—Approche, Démétrius.—Mon noble seigneur, cet homme a mon consentement pour l'épouser.—Approche, Lysandre.—Et cet homme-ci, mon gracieux duc, a ensorcelé le cœur de mon enfant. Oui, Lysandre, toi, toi-même, tu as adressé des poésies à mon enfant et tu as échangé avec elle des présents d'amour ; au clair de lune, sous sa fenêtre, tu es venu chanter d'une voix trompeuse des vers exprimant un amour trompeur ; comme un voleur, tu as su prendre l'empreinte de son imagination et t'en emparer, par des bracelets faits de tes cheveux, des anneaux, des bibelots, des compliments ingénieux, des babioles, des petits riens, des bouquets, des friandises, toutes choses qui sont des messagères d'un extrême ascendant sur la jeunesse facile à séduire. Tu as adroitement escamoté le cœur de ma fille, et tu as changé l'obéissance qu'elle me doit en opiniâtre indocilité. En conséquence, mon gracieux duc, si elle ne veut pas ici même, devant Votre Seigneurie, consentir à épouser Démétrius, je réclame l'ancien privilège d'Athènes qui me permet de disposer d'elle puisqu'elle m'appartient, ce que je ferai en la livrant ou bien à ce gentilhomme ou bien à la mort, en vertu de notre loi qui est formelle dans ce cas.

. . . la lune pareille à un arc d'argent de nouveau tendu dans le ciel.



THÉSÉE.

Que répondez-vous, Hermia ? Prenez-y garde, belle fille. Pour vous, votre père devrait être comme un dieu, comme celui qui a créé vos charmes, et à l'égard de qui vous n'êtes—oui, vraiment—qu'une figure imprimée par lui dans la cire et dont il a le pouvoir de conserver ou d'effacer la forme. Démétrius est un digne gentilhomme.

HERMIA.

Lysandre aussi.

THÉSÉE.

A le considérer en lui-même, oui ; mais dans cette occasion-ci, comme il n'obtient pas la voix de votre père, c'est l'autre qui doit être tenu pour le plus digne.

HERMIA.

Je voudrais que mon père pût voir seulement par mes yeux.

THÉSÉE.

Vos yeux devraient plutôt regarder avec son jugement.

HERMIA.

Je supplie Votre Grâce de me pardonner. Je ne sais quel pouvoir me rend assez audacieuse pour déclarer mes pensées en une telle présence, ni jusqu'à quel point en le faisant je sors des bornes de la réserve, mais je supplie Votre Grâce de me faire savoir ce qui peut m'arriver de plus fâcheux en cette occasion, si je refuse d'épouser Démétrius.

THÉSÉE.

Subir la mort ou renoncer pour jamais à la société des hommes. Ainsi, belle Hermia, interrogez bien vos inclinations, rendez-vous bien sûre de votre jeunesse, consultez bien votre sang, afin de savoir si dans le cas où vous n'accepteriez pas le choix de votre père, vous seriez capable de porter l'habit d'une religieuse, et pour toujours enveloppée dans le crépuscule du cloître, de vivre toute votre vie, nonne stérile, chantant des hymnes sans chaleur à la froide et inféconde lune. Trois fois bénies celles qui sont assez maîtresses de leur sang pour accomplir ce pèlerinage virginal, mais plus

heureuse selon la terre est la rose distillée que la rose qui, se desséchant sur son épine virginale, croît, vit et meurt dans une béatitude solitaire.

HERMIA.

Et ainsi croîtrai-je, ainsi vivrai-je, ainsi mourrai-je, Monseigneur, avant de céder aucun droit sur ma virginité à cet homme dont le joug est si odieux à mon âme qu'elle ne peut consentir à en accepter la domination.

THÉSÉE.

Prenez le temps de réfléchir, et le jour de la prochaine nouvelle lune (jour qui doit sceller entre mon amour et moi le serment éternel de notre union), préparez-vous ou bien à mourir pour votre désobéissance à la volonté de votre père, ou bien, comme il le désire, à épouser Démétrius, ou bien enfin à faire vœu pour toujours sur l'autel de Diane d'austérité et de célibat.

DÉMÉTRIUS.

Fléchissez, douce Hermia, et toi, Lysandre, cède à mes droits certains tes titres imaginaires.

LYSANDRE.

Vous avez l'amour de son père, Démétrius ; laissez-moi celui d'Hermia : épousez Égée !

ÉGÉE.

Moqueur de Lysandre ! C'est vrai, il a mon amour, et mon amour le fera maître de tout ce qui m'appartient ; Hermia est à moi, et tous mes droits sur elle, je les confère à Démétrius.

LYSANDRE.

Monseigneur, je suis d'aussi bonne naissance que lui, aussi riche que lui, mon amour est plus grand que le sien ; en toutes choses mes avantages sont

égaux, s'ils ne sont même supérieurs à ceux de Démétrius, et, ce qui est au-dessus de tous ces vains titres d'orgueil, je suis aimé de la belle Hermia. Pourquoi donc, alors, ne poursuivrais-je pas mon droit ? Démétrius, je le lui déclarerai en face, a fait la cour à Hélène, la fille de Nédar, et a conquis son âme ; et elle, la douce dame, elle raffole, raffole jusqu'à la dévotion, raffole jusqu'à l'idolâtrie de cet homme inconstant et dépravé.

THÉSÉE.

Je dois confesser que j'en ai entendu parler et que j'avais pensé à en entretenir Démétrius ; mais mon esprit, surchargé de mes affaires personnelles, a perdu de vue cette intention. Mais venez, Démétrius, et vous aussi, Égée ; j'ai quelques instructions particulières à vous donner à tous deux. Quant à vous, belle Hermia, tâchez de vous armer de courage pour mettre vos caprices d'accord avec la volonté de votre père ; sinon, sachez que la loi d'Athènes, que je n'essayerai d'adoucir en aucune façon, vous destine à la mort ou à un vœu de célibat perpétuel.—Venez, mon Hippolyte ; qu'y a-t-il, mon amour ?—Allons, Démétrius, et vous, Égée, venez avec moi. Je veux vous employer dans quelques affaires relatives à notre mariage et conférer avec vous de quelque chose qui vous touche de très près.

Hermia.



ÉGÉE.

Vous accompagner sera pour nous un devoir et un plaisir.

[Sortent THÉSÉE, HIPPOLYTE, DÉMÉTRIUS, ÉGÉE et la suite.]

LYSANDRE.

Qu'y a-t-il donc, mon amour ? Pourquoi vos joues sont-elles si pâles ? comment se fait-il que leurs roses se soient si vite fanées ?

HERMIA.

Peut-être faute de la pluie que pourrait facilement leur fournir la tempête de mes yeux.

LYSANDRE.

Hélas ! d'après tout ce que j'ai lu, tout ce que j'ai entendu d'histoires vraies ou fabuleuses, jamais le cours du véritable amour ne coula paisible, mais tantôt il trouvait un obstacle dans une différence du sang...

HERMIA.

Ô contrariété ! ce qui est haut soumis à l'esclavage de ce qui est bas !

LYSANDRE.

Tantôt il était mal greffé sur un tronc trop ancien...

HERMIA.

O guignon ! ce qui est trop vieux engagé à ce qui est jeune !

LYSANDRE.

Ou bien encore il dépendait du choix des parents...

HERMIA.

Ô enfer ! choisir son amour par les yeux d'un autre !

LYSANDRE.

Ou bien si la sympathie avait présidé au choix, la guerre, la mort ou la maladie venaient mettre le siège devant cet amour et en faisaient quelque chose de fugitif comme un son, de passager comme une ombre, de court comme un rêve, de rapide comme l'éclair qui, dans la nuit noire, découvre par un jet soudain de lumière la terre et le ciel, et que la gueule des ténèbres a dévoré avant qu'on ait eu le temps de dire : Regardez ! Si promptes à disparaître sont toutes les choses brillantes.

HERMIA.

Si donc les vrais amants ont toujours été contrariés, il faut croire que c'est un arrêt de la destinée ; par conséquent prenons notre épreuve en patience, puisque c'est une traverse habituelle aussi inséparable de l'amour que les pensées, les rêves, les soupirs, les vœux et les larmes, pauvre compagnie de l'imagination passionnée.

LYSANDRE.

Sagement pensé ! Eh bien ! écoute-moi, Hermia. J'ai une tante veuve, une douairière très riche, et qui n'a pas d'enfants. Sa maison est à sept lieues d'Athènes et elle me traite comme son fils unique. Là, charmante Hermia, je pourrai t'épouser sans que la dure loi d'Athènes puisse nous y poursuivre. Donc, si tu m'aimes, évade-toi de la maison de ton père, demain soir ; je t'attendrai dans le bois, à une lieue de la ville, à cette place même où je t'ai rencontrée avec Hélène une fois que vous alliez faire vos dévotions à une aurore de Mai.

HERMIA.

Mon bon Lysandre, je te le jure par l'arc le plus puissant de Cupidon, par la meilleure de ses flèches à la tête dorée, par la simplicité des colombes de Vénus, par tout ce qui enlace les âmes et fait prospérer les amours ; par ce feu qui brûla la reine de Carthage lorsqu'elle vit le perfide Troyen s'enfuir à toutes voiles ; par tous les serments que les hommes ont violés en plus

grand nombre que n'en ont jamais prononcé les femmes : demain j'irai sûrement te rejoindre à la place que tu m'as indiquée.

LYSANDRE.

Tiens ta promesse, mon amour. Regarde, voici Hélène.

Entre HÉLÈNE.

HERMIA.

Dieu accompagne la belle Hélène ! Où allez-vous ?

HÉLÈNE.

M'appellez-vous belle ? Oh ! reprenez ce mot de belle. Démétrius aime votre beauté à vous, ô heureuse belle. Vos yeux sont des étoiles polaires, et la douce musique de votre langue est plus mélodieuse que le chant de l'alouette à l'oreille du berger, lorsque les blés sont verts, lorsque les bourgeons de l'aubépine apparaissent. La maladie est contagieuse ; oh ! que n'en est-il ainsi de la beauté ! avant de partir, belle Hermia, j'aurais attrapé la vôtre. Mon oreille saisirait votre voix, mes yeux s'empareraient de vos yeux ; ma langue s'approprierait la douce mélodie de votre langue. Si le monde était à moi, je le donnerais tout entier, Démétrius excepté, pour être transformée en votre personne. Oh ! enseignez-moi comment vos yeux s'y prennent pour regarder et par quel art vous gouvernez les mouvements du cœur de Démétrius.

Hélène.



HERMIA.

Je le regarde en fronçant le sourcil, et cependant il m'aime toujours.

HÉLÈNE.

Oh ! si vos regards courroucés pouvaient enseigner leur science à mes sourires !

HERMIA.

Je lui donne des malédictions, et cependant il me donne de l'amour.

HÉLÈNE.

Oh ! si mes prières pouvaient éveiller une pareille affection !

HERMIA.

Plus je le hais, plus il me poursuit.

HÉLÈNE.

Plus je l'aime, plus il me hait.

HERMIA.

Sa folie, Hélène, n'est en rien ma faute.

HÉLÈNE.

En rien ; ce n'est que la faute de votre beauté. Oh ! que je voudrais que cette faute fût mienne !

HERMIA.

Prenez courage, il ne verra plus mon visage ; Lysandre et moi nous allons fuir ces lieux. Avant que je connusse Lysandre, Athènes me semblait un paradis. Oh ! quels charmes possède donc mon amour pour avoir ainsi changé un paradis en enfer ?

LYSANDRE.

Hélène, nous allons vous découvrir nos projets. Demain, à la nuit, lorsque Phœbé contempera sa face argentée dans le miroir des eaux et ornera de perles liquides les tapis de gazon, à cette heure qui cache toujours les évasions des amants, nous avons résolu de nous enfuir secrètement par les portes d'Athènes.

HERMIA.

Et dans ce bois, où si souvent nous avons coutume, vous et moi, de nous coucher sur un lit de tendres primevères, en vidant nos cœurs de leurs doux secrets, nous nous retrouverons, mon Lysandre et moi ; de là nous détournerons nos yeux d'Athènes pour aller chercher de nouveaux amis et des sociétés nouvelles. Adieu, douce compagne de mes jeux ; prie pour nous et puisse un heureux destin t'accorder ton Démétrius ! Tiens parole, Lysandre ; maintenant il nous faut affamer nos yeux de la nourriture des amants jusqu'à demain, à la pleine nuit.

LYSANDRE.

Je tiendrai parole, mon Hermia. [HERMIA sort.] Adieu, Hélène ! puisse Démétrius raffoler de vous comme vous raffolez de lui

! [Il sort.

... dans ce bois où si souvent nous avons coutume, vous et moi, de nous coucher sur un lit de tendres primevères en vidant nos cœurs de leurs doux secrets.



HÉLÈNE.

Qu'il y a donc des personnes plus heureuses que d'autres ! Dans Athènes, je suis réputée aussi belle qu'Hermia ; mais à quoi cela me sert-il ? Démétrius ne pense pas ainsi ; il ne veut pas savoir ce que tout le monde sait excepté

lui, et de même qu'il erre en raffolant des yeux d'Hermia, j'erre moi-même en admirant ses qualités. Les choses viles et basses, sans valeur aucune, l'Amour peut les transformer et leur conférer la beauté et la dignité. L'Amour ne voit pas avec les yeux, mais avec l'esprit, et c'est pourquoi Cupidon aux ailes rapides est peint aveugle. Cet esprit de l'Amour n'a aucun jugement ; des ailes et pas d'yeux, c'est bien l'image d'une précipitation étourdie. Aussi est-il si souvent trompé dans ses choix, qu'on dit que l'Amour est un enfant. De même que les enfants taquins se mentent dans leurs jeux, ainsi l'enfant-Amour se parjure en tous lieux. Avant que Démétrius eût contemplé les yeux d'Hermia, les serments qu'il n'appartenait qu'à moi seule tombaient comme grêle ; mais dès que cette grêle a eu senti la chaleur d'Hermia, elle s'est dissoute et ses serments ont fondu en pluie. Je vais aller l'informer de la fuite de la belle Hermia, et alors il ira demain à la nuit la poursuivre dans le bois. S'il m'accorde des remerciements pour cette révélation, ce sera les acheter bien cher, mais au moins par ce moyen j'enrichirai mes souffrances en jouissant de sa vue pendant ce voyage au bois et pendant le retour. [Elle sort.]



SCÈNE II.

Athènes.—Une chambre dans la demeure de Quince.
Entrent QUINCE, SNUG, BOTTOM, FLÛTE, SNOUT, et STARVELING.

QUINCE.

Toute notre troupe est-elle ici ?

BOTTOM.

Vous feriez mieux de les appeler tous, les uns après les autres, dans l'ordre du papier.

QUINCE.

Voici la liste des noms de ceux qu'on a jugés capables, dans tout Athènes, de jouer dans l'intermède que nous devons représenter devant le duc et la duchesse, le soir du jour de leurs noces.

BOTTOM.

D'abord, bon Pierre Quince, dites-nous le sujet de la pièce, puis lisez les noms des acteurs, et arrivons ainsi à notre affaire.

QUINCE.

Pardi, notre pièce, c'est La très lamentable comédie et la mort très cruelle de Pyrame et de Thisbé.

BOTTOM.

Un bien bon ouvrage, je vous en réponds, et tout à fait gai. Maintenant, bon Pierre Quince, appelez les acteurs dans l'ordre de la liste. Messieurs, mettez-vous en rang.

QUINCE.

Répondez à mesure que je vous appellerai. Nick Bottom, le tisserand !

BOTTOM.

Présent. Dites-moi le rôle qui m'appartient, et puis continuez.

QUINCE.

Vous, Nick Bottom, vous êtes désigné pour le rôle de Pyrame.

BOTTOM.

Qu'est-ce que c'est que Pyrame ? un amoureux ou un tyran ?

QUINCE.

Un amoureux qui se tue très bravement par amour.

BOTTOM.

Il faudra quelques larmes pour bien représenter ce rôle. Si je le joue, l'auditoire n'a qu'à surveiller ses yeux ; je ferai tomber des averses, je serai pathétique comme il faut. Passons aux autres.... Cependant, avant tout, mon goût est pour les tyrans ; je pourrais jouer Hercule d'une rare façon, ou encore un rôle de pourfendeur de chats, de manière à tout casser.

Les rochers fulminants
Et leurs chocs frémissants,
Les verrous briseront
Des portes des prisons,
Et le char du Matin
Brillant dans le lointain
Imposera perte ou gain
A l'insensé Destin.

Voilà qui était sublime !—Maintenant, nommez les autres acteurs.—Cela, c'est l'humeur d'Hercule, l'humeur d'un tyran ; un amant est plus plaintif.

QUINCE.

François Flûte, le raccommodeur de soufflets !

FLÛTE.

Voilà, Pierre Quince.

QUINCE.

Vous vous chargerez du rôle de Thisbé.

FLÛTE.

Qu'est-ce que Thisbé ? Un chevalier errant ?

QUINCE.

C'est la dame que Pyrame doit aimer.

FLÛTE.

Non, sur ma foi, ne me faites pas jouer un rôle de femme ; j'ai la barbe qui me vient.

QUINCE.

C'est égal, vous jouerez sous un masque et vous vous ferez une aussi petite voix que vous voudrez.

BOTTOM.

Si je peux cacher mon visage, laissez-moi jouer aussi le rôle de Thisbé ; je me ferai une voix monstrueusement petite : « Thisbé, Thisbé !—Ah ! Pyrame, mon cher amour ! ta Thisbé chérie, ta dame chérie ! »

QUINCE.

Non, non ; il vous faudra jouer Pyrame ; et vous, Flûte, Thisbé.

BOTTOM.

Bien, continuez.

QUINCE.

Robin Starveling, le tailleur !

STARVELING.

Voilà, Pierre Quince.

QUINCE.

Robin Starveling, il vous faudra jouer la mère de Thisbé.—Tom Snout, le chaudronnier !

SNOUT.

Voilà, Pierre Quince.

QUINCE.

Vous, vous ferez le père de Pyrame ; moi-même le père de Thisbé ; vous, Snug, vous jouerez le rôle du lion, et j'espère maintenant que voilà une pièce bien montée.

SNUG.

Avez-vous le rôle du lion en manuscrit ? Si vous l'avez, donnez-le-moi, je vous prie, car j'ai besoin d'étudier longtemps.

QUINCE.

Vous pouvez le jouer sans étude, car il ne s'agit que de rugir.

BOTTOM.

Laissez-moi jouer aussi le lion ; je rugirai de telle sorte que ce sera pour tout le monde un vrai plaisir de m'entendre ; je rugirai de façon à faire dire au duc : « Laissez-le rugir encore, laissez-le rugir encore. »

QUINCE.

Vous le joueriez d'une manière trop terrible, vous effrayeriez tellement la duchesse et les dames qu'elles en crieraient, et cela suffirait pour nous faire tous pendre.

Laissez-moi jouer aussi le lion.



TOUS ENSEMBLE.

Cela suffirait pour nous faire pendre tous, autant que nous sommes de fils de nos mères.

BOTTOM.

Je vous accorde, amis, que si vous effrayiez les dames au point de leur faire perdre l'esprit, elles ne se feraient aucun scrupule de vous faire pendre ;

mais je manœuvrerai ma voix de telle sorte que je rugirai aussi doucement qu'une colombe amoureuse ; je rugirai comme si c'était un rossignol.

QUINCE.

Vous ne pouvez pas jouer d'autre rôle que Pyrame ; car Pyrame est un joli garçon, un homme comme il faut, comme on aime à en voir un jour d'été, un très agréable cavalier et tout à fait gentilhomme ; vous voyez bien qu'il vous faut de toute nécessité jouer le rôle de Pyrame.

BOTTOM.

Bien, je m'en chargerai. Avec quelle barbe vaudra-t-il mieux le jouer ?

QUINCE.

Celle que vous voudrez, parbleu !

BOTTOM.

Je puisvous jouer le rôle avec une barbecouleur paille, ou avec une barbe orange foncé, ou avec une barbe rouge pourpre, ou avec une barbe couleur de crâne français, parfaitement jaune.

QUINCE.

Quelques-uns de vos crânes français n'ont pas de poils du tout, vous jouerez donc votre rôle sans barbe.—Maintenant, messieurs, vous avez vos rôles ; il me reste à vous recommander, à vous supplier instamment, à vous conjurer de les avoir appris par cœur demain soir, et de venir me retrouver dans le bois attenant au palais, à un mille de la ville, au clair de lune. C'est là que nous répéterons, car si nous nous réunissons dans la ville, nous serons harcelés de curieux et nos plans seront éventés. En attendant je vais dresser une liste des objets qui sont nécessaires à la représentation de notre pièce. Je vous en prie, ne manquez pas.

BOTTOM.

Nous y serons ; nous pourrons y répéter de la façon la plus obscène et la plus courageuse. Messieurs, de l'application ; soyez parfaits. Adieu !



QUINCE.

Nous nous réunirons au chêne du Duc.

BOTTOM.

Cela suffit ; si nous n'y sommes pas, brisez nos arcs. [Ils sortent.]





ACTE II.

SCÈNE I.

Un bois près d'Athènes.
Entrent de côtés différents du bois, PUCK et UNE FÉE.

PUCK.

Eh bien ! esprit, où errez-vous ainsi ?

LA FÉE.

Par-dessus la colline, par-dessus la vallée,
À travers les buissons, à travers les broussailles,
Par-dessus les parcs, par-dessus les palissades,
À travers l'eau, à travers le feu,
Je glisse errante en tous lieux
Plus rapide que la sphère de la lune.
Je suis au service de la reine des fées
Pour mouiller de rosée sur le gazon les cercles laissés
par ses danses ;
Les grandes primevères sont ses pensionnaires ;
Sur leurs robes d'or vous voyez des taches,
Ce sont les rubis, cadeaux de fées ;
Dans ces mouchetures vivent leurs parfums.

Il me faut chercher ici quelques gouttes de rosée
Et suspendre une perle à l'oreille de chaque primevère.
Adieu, esprit rustique, je dois partir.
Notre reine et tous ses Elfes vont venir ici tout à l'heure.



Eh bien, esprit ! on errez-vous ainsi ?



PUCK.

Le roi tient ici ses fêtes cette nuit ; prends garde que la reine ne vienne trop près de ses yeux, car Obéron est en proie à une colère sans mesure. Elle a pour page un aimable enfant volé à un roi indien, le plus doux petit mignon qu'elle ait jamais possédé, et le jaloux Obéron voudrait faire de l'enfant un cavalier de sa suite pour courir avec lui dans les forêts sauvages ; mais elle retient de force le petit bien-aimé, le couronne de fleurs et fait de lui toutes ses joies. Aussi, maintenant, ils ne peuvent plus se rencontrer dans un bosquet ou sur une pelouse, au bord d'une claire fontaine, ou sous la lumière clignotante des étoiles, sans se quereller avec un tel tapage, que de frayeur tous leurs Elfes courent se blottir pour s'y cacher dans les coupes des glands.





LA FÉE.

Ou je me trompe tout à fait sur votre figure et votre manière d'être, ou vous êtes cet esprit rusé et polisson qu'on appelle Robin Bon Enfant. N'êtes-vous pas cet esprit qui s'amuse à effrayer les filles des villages ; celui qui écrème le lait, qui parfois met tout sens dessus dessous dans le moulin et empêche le beurre de venir dans la baratte de la ménagère essoufflée, et d'autres fois se plaît à dépouiller la bière en fermentation de sa force capiteuse ; celui qui égare les voyageurs nocturnes en riant de leurs mésaventures ? Ceux qui vous appellent Hobgoblin et gentil Puck, vous faites leur ouvrage et vous leur portez bonheur : n'êtes-vous pas cet esprit ?

Le plus doux petit mignon qu'elle ait jamais possédé.



Aussi maintenant ils ne peuvent plus se rencontrer dans un bosquet ou sur une pelouse, au bord d'une claire fontaine, ou sous la lumière clignotante des étoiles, sans se quereller.



N'êtes-vous pas cet esprit qui s'amuse
à effrayer les filles des villages ?



PUCK.

Tu as trouvé juste : c'est moi qui suis ce joyeux vagabond nocturne. J'amuse Obéron et je le fais sourire lorsque je trompe quelque cheval gras, bien nourri de fèves, en imitant le hennissement d'une pouliche en folie. Parfois je me blottis dans la coupe d'une commère sous la forme d'une

pomme cuite ; puis, lorsqu'elle veut boire, je fais paf contre ses lèvres et je répands la bière sur sa gorge parcheminée. La plus respectable aïeule, pendant qu'elle raconte la plus sombre de ses histoires, me prend souvent pour un escabeau à trois pieds ; mais crac ! je me retire de dessous son derrière et la voilà qui dégringole, en criant au tailleur ! et s'étale en toussant à pleine gorge ; alors tous les assistants en chœur se tiennent les côtes et se mettent à rire, et à rire encore davantage, et à éternuer, et à jurer qu'ils n'ont jamais passé un si bon quart d'heure. Mais place, fée ! Voici Obéron.

LA FÉE.

Et voici ma maîtresse. Que n'est-il parti !

Celui qui égare les voyageurs nocturnes en riant de leurs mésaventures.



C'est moi que suis ce joyeux vagabond nocturne.



... et la voilà qui dégringole.



Entrent OBÉRON d'un côté et TITANIA de l'autre, chacun avec sa suite.

OBÉRON.

Fâcheuse rencontre au clair de lune, orgueilleuse Titania !

TITANIA.

Qu'y a-t-il, jaloux Obéron ? Fées, échappons-nous d'ici ; j'ai juré de renoncer à son lit et à sa société.

OBÉRON.

Arrête, capricieuse téméraire ! Ne suis-je pas ton seigneur ?

TITANIA.

S'il en est ainsi, que je sois ta dame ! mais je sais à quelle époque tu t'es échappé de la terre des fées pour t'en aller sous la forme de Corin, t'asseoir tout le long du jour en jouant sur des chalumeaux de paille et en faisant des vers d'amour à l'amoureuse Phillida. Pourquoi es-tu venu ici, du fin fond des rivages escarpés de l'Inde, si ce n'est parce que la grosse Amazone, ta maîtresse en brodequins, ton amante guerrière, doit se marier au duc Thésée ? et tu es venu pour apporter à leur lit la joie et la prospérité ?...

OBÉRON.

Fi, Titania ! comment oses-tu reprendre ma conduite à propos d'Hippolyte, lorsque tu sais que je connais ton amour pour Thésée ? N'est-ce pas toi qui l'as guidé, à travers la nuit aux clartés douteuses, loin de Périgénie qu'il avait enlevée ? N'est-ce pas toi qui lui as fait rompre sa foi avec la belle Églé, avec Ariane et Antiope ?

TITANIA.

Ce sont là des inventions de la jalousie. Depuis le commencement de cette mi-été, nous n'avons pas pu une seule fois nous réunir sur une colline, dans une vallée, dans une forêt, dans une prairie, au bord d'une source coulant sur un lit de cailloux ou d'un ruisseau bordé de joncs, sur une plage marine baignée des vagues, pour y danser nos rondes légères, au sifflet du vent, sans que tu sois venu troubler nos jeux par tes querelles. Aussi les vents lassés d'être pour nous des ménétriers inutiles ont, comme pour se venger, pompé dans la mer des brouillards contagieux qui, retombant sur la terre, ont à ce point rendu orgueilleuses les chétives rivières qu'elles en ont débordé de leurs rives. Le bœuf a donc porté en vain son joug, le laboureur

perdu ses sueurs, et le blé vert s'est pourri avant que sa jeune tige eût pris la barbe. Le parc aux brebis reste vide au milieu du pacage submergé, et les corbeaux s'engraissent de la chair des bêtes mortes de l'épizootie ; la place où l'on jouait aux mérelles est entièrement recouverte de boue, et les délicates allées tracées dans le gazon luxuriant, depuis qu'on ne les foule pas, ne sont plus reconnaissables. Les mortels humains réclament leur hiver ; il n'y a plus de nuit qui soit réjouie par des hymnes ou des chants de Noël. Aussi la lune, souveraine des flots, pâle de colère, noie-t-elle si bien toute l'atmosphère que les maladies rhumatismales abondent et que nous voyons les saisons se confondre par ce désordre de température ; les gelées à la tête blanche tombent dans le jeune sein de la rose vermeille, et comme par moquerie, un odorant chapelet de douces fleurs de l'été fait un collier au cou du vieil hiver et une couronne à son crâne glacé. Le printemps, l'été, l'opulent automne et le hargneux hiver échangent entre eux les costumes qui leur sont propres, et leurs produits sont tellement bouleversés que le monde étonné ne sait plus quelle saison règne ou ne règne pas. Le germe même de ces maux vient de nos débats, de nos dissensions ; c'est nous qui en sommes les auteurs et la cause première.

OBÉRON.

Portez-y remède, alors ; cela ne tient qu'à vous. Pourquoi Titiana veut-elle contrarier son Obéron ? Je ne te demande qu'un petit enfant volé pour en faire mon page d'honneur.

TITANIA.

Mettez votre cœur en paix : le pays des fées tout entier ne me payerait pas cet enfant. Sa mère était une fidèle de mon ordre. Que de fois elle a babillé à mes côtés, pendant la nuit, au sein de l'atmosphère chargée d'odeurs de l'Inde ! Que de fois elle s'est assise avec moi sur les sables jaunes de Neptune pour regarder les navires marchands embarqués sur les flots !

. .. Et une de ses Fées a reçu l'ordre de le transporter à mon bosquet, dans mon royaume enchanté.



Comme nous nous amusions à voir les voiles devenir enceintes et prendre un gros ventre aux caresses du vent ! Avec quelle gentille et onduleuse démarche, poussant en avant son ventre, alors riche de mon jeune écuyer, elle se plaisait à imiter leur balancement, voguant à terre pour aller me chercher des bagatelles, et puis revenant à moi comme d'un voyage, chargée de marchandises. Mais comme elle était mortelle, elle mourut de

cet enfant ; pour l'amour d'elle, je l'élève, et, pour l'amour d'elle, je refuse de m'en séparer.

OBÉRON.

Combien de temps avez-vous l'intention de rester dans ce bois ?

TITANIA.

Peut-être jusqu'après le mariage de Thésée. Si vous voulez paisiblement prendre part à nos rondes et voir nos fêtes du clair de lune, venez avec nous ; sinon évitez-moi, et de mon côté j'aurai soin de ne pas approcher des places que vous fréquenterez.

OBÉRON.

Donne-moi cet enfant et j'irai avec toi.

TITANIA.

Pas pour tout ton royaume des génies. Partons, fées ; nous allons nous fâcher pour tout de bon, si je reste plus longtemps.

[TITANIA sort avec sa suite.]

OBÉRON.

Bien, va ton chemin : tu ne sortiras pas de ce bosquet, que je ne t'aie fait payer cette insulte.—Mon gentil Puck, viens ici. Tu te rappelles bien ce jour où, assis sur un promontoire, j'écoutais une sirène, montée sur un dauphin, exhalant des sons si doux et si harmonieux, que la mer revêche devint courtoise en entendant ses accords, et que certaines étoiles s'élancèrent follement hors de leur sphère pour écouter la musique de cette fille de la mer ?

PUCK.

Je me le rappelle.

OBÉRON.

Ce jour-là même je vis (mais tu ne pus le voir) Cupidon tout armé volant entre la terre et la froide lune. Il visa une belle Vestale assise sur un trône d'Occident et détacha sa flèche d'amour de son arc, avec un effort énergique, comme s'il eût voulu percer à la fois cent mille cœurs ; mais je pus voir la flèche enflammée du jeune Cupidon s'éteindre dans les chastes rayons de la lune humide, et l'impériale prêtresse passa, plongée dans ses méditations virginales, l'imagination libre de pensées d'amour. Cependant je remarquai où le trait de Cupidon retomba ; ce fut sur une petite fleur d'Occident, auparavant blanche comme le lait, mais maintenant pourpre, grâce à la blessure de l'amour ; c'est la fleur que les jeunes filles appellent vague d'amour. Va me chercher cette fleur ; je te l'ai montrée une fois. Son suc égoutté sur des paupières fermées par le sommeil a le pouvoir de faire raffoler tout homme ou toute femme de la première créature vivante aperçue au réveil. Va me chercher cette herbe et sois de retour avant que le Léviathan ait eu le temps de nager une lieue.

Ecouter la musique de cette fille de la mer.



C'est la fleur que les jeunes filles appellent « vague d'amour. »



Reviens avant que le Léviathan nage une lieue.



PUCK.

Je mettrai une ceinture autour de la terre en quarante minutes.

[Il sort.

OBÉRON.

Une fois que j'aurai ce suc, j'épierai Titania pendant qu'elle dormira et je le ferai tomber sur ses yeux ; alors la première créature venue que ses regards

apercevront, au réveil, que ce soit un lion, un ours, un loup ou un taureau, la guenon la plus tracassière ou le singe le plus remuant, elle la poursuivra avec toute l'énergie de l'amour, et avant que j'efface ce charme de ses yeux, ce que je puis faire avec une autre plante, je me ferai donner son page.— Mais qui vient ici ? je suis invisible et je vais écouter leur entretien.

Entrent DÉMÉTRIUS et HÉLÈNE le suivant.

DÉMÉTRIUS.

Je ne t'aime pas ; par conséquent cesse de me poursuivre. Où sont Lysandre et la belle Hermia ? Je veux tuer l'un ; l'autre m'a tué. Tu m'as dit qu'ils s'étaient sauvés dans ce bois ; m'y voilà dans le bois, et stupide comme une de ses souches parce que je ne puis pas y rencontrer mon Hermia. Va-t'en ! hors d'ici ! ne me suis plus !

HÉLÈNE.

Vous m'attirez après vous, dur cœur de diamant, et cependant ce n'est pas du fer que vous attirez, car mon cœur est fidèle comme l'acier ; abandonnez votre pouvoir d'attirer, et je perdrai tout pouvoir pour vous suivre.

DÉMÉTRIUS.

Est-ce que je cherche à vous séduire ? Est-ce que j'ai pour vous des paroles courtoises ? et n'est-ce pas au contraire avec une entière franchise que je vous dis : je ne vous aime pas et je ne peux pas vous aimer ?

HÉLÈNE.

Et je ne vous en aime que davantage, même pour cela. Je suis votre épagneul, Démétrius ; plus vous me battriez, plus je me froterai contre vous pour vous caresser. Traitez-moi au moins comme votre épagneul ; méprisez-moi, frappez-moi, négligez-moi, perdez-moi, pourvu que vous m'accordiez seulement la permission de vous suivre tout indigne que je suis. Quelle place plus basse puis-je mendier dans votre amour, que d'être traitée

comme vous traitez votre chien ? et cependant cette place est pour moi d'un prix inestimable.

DÉMÉTRIUS.

Ne mets pas trop à l'épreuve la haine de mon âme, car je suis malade lorsque je te regarde.

HÉLÈNE.

Et moi je suis malade lorsque je ne vous vois pas.

DÉMÉTRIUS.

Vous faites courir un trop grand risque à votre pudeur, en quittant ainsi la ville, en vous remettant aux mains d'un homme qui ne vous aime pas et en confiant à l'occasion favorable de la nuit et aux mauvais conseils d'un lieu solitaire le riche trésor de votre virginité.

HÉLÈNE.

Votre vertu est ma garantie contre de telles craintes. Il ne fait pas nuit lorsque je regarde votre visage, aussi ne puis-je croire que je suis au milieu de la nuit ; et ce ne sont pas non plus les nombreuses compagnies qui manquent à ce bois, car vous comprenez à mes yeux l'univers entier en vous. Comment donc pourrait-on dire que je suis seule, lorsque le monde est là pour me contempler ?

DÉMÉTRIUS.

Je vais m'enfuir et me cacher dans les fougères en te laissant à la merci des bêtes sauvages.

HÉLÈNE.

La bête la plus sauvage n'a pas un cœur pareil au vôtre. Fuyez quand il vous plaira ; l'histoire sera retournée : ce sera Apollon qui fuit et Daphné qui tient la chasse, la colombe qui poursuit l'oiseau de proie, la tendre biche

qui se hâte, et double sa vélocité naturelle pour atteindre le tigre. Ô inutile vélocité, lorsque c'est la timidité qui poursuit et la bravoure qui fuit !

DÉMÉTRIUS.

Je ne m'arrêterai pas à écouter tes récriminations : laisse-moi partir, ou si tu t'obstines à me suivre, sache bien d'avance que je t'outragerai dans ce bois.

HÉLÈNE.

Eh ! vous m'outragez déjà au temple, à la ville, à la campagne, partout. Fi ! Démétrius, vos injustices jettent un opprobre sur mon sexe ; nous ne pouvons pas monter à l'assaut de l'amour comme les hommes le peuvent ; nous sommes faites pour être courtisées et non pour courtiser. Je te suivrai et je ferai un ciel de mon enfer en mourant de cette main qui m'est si chère.

[Sortent DÉMÉTRIUS et HÉLÈNE.]

OBÉRON.

Adieu, nymphe, bon espoir ! Avant que cet homme sorte de ce bosquet, c'est lui qui cherchera ton amour et toi qui le fuiras.

Rentre PUCK.

OBÉRON.

M'apportes-tu la fleur ? sois le bienvenu, esprit vagabond.

PUCK.

Oui, la voilà.

OBÉRON.

Je t'en prie, donne-la-moi. Je connais un coin du bois où le thym sauvage exhale ses senteurs, où croissent les grandes primevères et les violettes à la tête penchée, et que recouvrent presque comme d'un dais les chèvrefeuilles

à l'odeur délicieuse, les suaves roses musquées et les églantines ; la couleuvre s'y dépouille de sa peau émaillée, juste assez large pour habiller une fée, et Titania s'y repose dans le sommeil, à certaines heures de la nuit, bercée sur ses fleurs par les danses et les délices. Avec le jus de cette plante, je frotterai ses yeux et je la remplirai de détestables fantaisies. Prends-en aussi un peu, et cherche dans ce bosquet ; il s'y trouve une aimable dame athénienne amoureuse d'un jeune homme dédaigneux. Mouille les yeux de celui-ci, mais fais attention que la dame soit le premier objet qu'il aperçoive. Tu reconnaîtras le jeune homme à ses vêtements athéniens. Exécute la chose avec assez de soin pour qu'il devienne plus amoureux d'elle qu'elle de lui, et puis sois exact à venir me retrouver avant le premier chant du coq.

PUCK.

Soyez sans crainte, Monseigneur ; votre serviteur exécutera vos ordres.

[Ils sortent.]

Allons, maintenant une ronde.



Et une chanson de Fées.





SCÈNE II.

Une autre partie du bois.

Entre TITANIA avec sa suite.

TITANIA.

Allons, maintenant une ronde et une chanson de fée, puis vous sortirez pendant un tiers de minute ; les unes iront tuer les vers dans les boutons des roses musquées, les autres faire la guerre aux chauves-souris et leur enlever le cuir de leurs ailes pour faire les habits de mes petits Elfes, d'autres encore chasser le hibou criard qui, toute la nuit, insulte et gourmande nos délicats Esprits. Chantez maintenant pour m'endormir ; puis allez remplir vos fonctions et laissez-moi reposer.

Les autres feront la guerre aux chauves-souris et leur enlèveront le cuir de leurs ailes.



Pour faire les habits de mes petits Elfes.



La chanson des Fées.

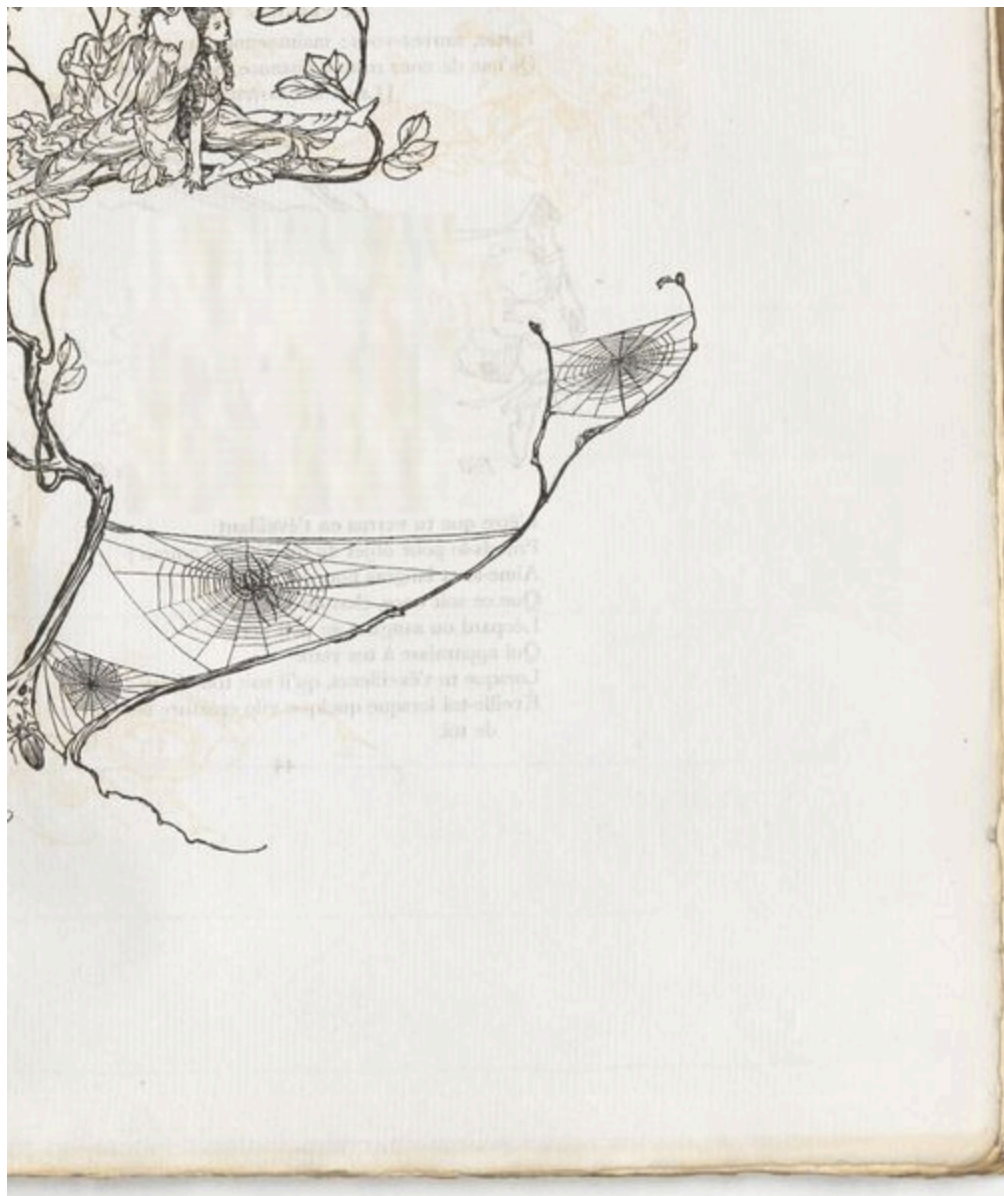


LA PREMIÈRE FÉE CHANTE.

Serpents tachetés à la double langue ;
Hérissons épineux, ne vous faites pas voir ;
Lézards et orvets, ne soyez pas méchants,
N'approchez pas de notre reine des fées,

LE CHŒUR DES FÉES.

Philomèle, fais entrer ta mélodie
Dans notre doux chant de berceuse.
Lulla, lulla, lullaby ; lulla, lulla, lullaby.
Que jamais malheur, maléfice, ni charme
Ne s'approche de notre aimable reine ;
Ainsi, bonne nuit, avec le lullaby.



SECONDE FÉE.

Araignées filandières, ne venez pas ici ;
Arrière, fauchaux aux longues pattes, arrière ;
Noirs escarbots, n'approchez pas ;
Chenilles et limaçons, n'offensez pas notre reine.

LE CHŒUR.

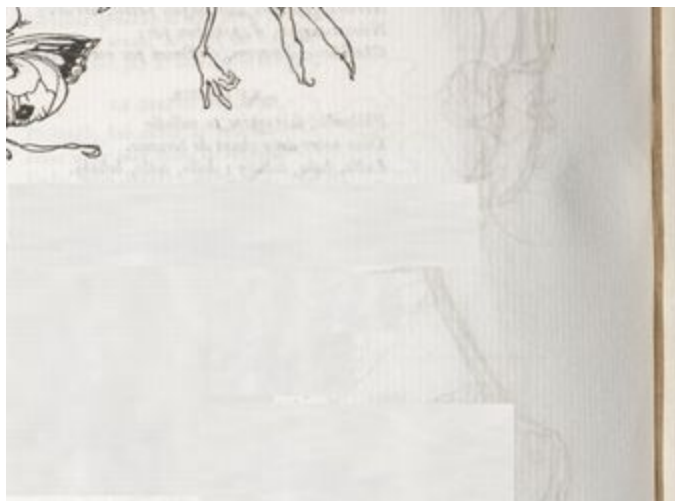
Philomèle, fais entrer ta mélodie
Dans notre doux chant de berceuse.
Lulla, lulla, lullaby ; lulla, lulla, lullaby.
Que jamais malheur, maléfice, ni charme
Ne s'approche de notre aimable reine ;
Ainsi, bonne nuit, avec le lullaby.

LA PREMIÈRE FÉE.

Partez, sauvez-vous ; maintenant tout va bien.
Qu'une de nous reste à distance, en sentinelle.

[LES FÉES sortent. TITANIA s'endort.

Entre OBÉRON, qui exprime le suc de la fleur sur les yeux de TITANIA.



L'être que tu verras en t'éveillant
Prends-le pour objet de ton sincère amour ;
Aime-le et languis pour lui ;
Que ce soit once, chat ou bien ours,
Léopard ou sanglier au poil hérissé
Qui apparaisse à tes yeux
Lorsque tu t'éveilleras, qu'il soit ton chéri.
Éveille-toi lorsque quelque vile créature sera proche
de toi.

[Il sort.

Que jamais malheur, maléfice, ni charme ne s'approche de notre aimable reine.



Qu'une de nous reste à distance, en sentinelle.



Entrent LYSANDRE et HERMIA.

LYSANDRE.

Ma belle amie, vous n'en pouvez plus de fatigue à force d'errer dans ce bois, et pour vous dire la vérité, j'ai perdu notre chemin. Si vous le jugez

bon, Hermia, nous nous reposerons et nous attendrons que le jour vienne nous prêter son aide.

HERMIA.

Je le veux bien, Lysandre ; choisissez-vous un lit, car pour moi je vais reposer ma tête sur ce banc de gazon.

LYSANDRE.

La même touffe de gazon nous servira d'oreiller à tous deux. Un même cœur, un même lit, deux poitrines et une seule foi.

HERMIA.

Nenni, mon bon Lysandre. Pour l'amour de moi, mon chéri, éloignez-vous encore un peu plus ; ne vous couchez pas si près.

LYSANDRE.

Ô ma douce amie, prenez mes paroles dans un sens innocent ; dans les conversations entre amants c'est par l'amour qu'ils doivent interpréter leurs paroles. Je veux dire que mon cœur est si étroitement uni au vôtre que cette union ne nous laisse qu'un seul cœur. Je veux dire que nos deux poitrines sont enchaînées par un même serment, en sorte que nous avons deux poitrines et une seule foi. Ne me refusez donc pas d'établir à vos côtés ma chambre à coucher ; car en m'étendant ainsi près de vous, je laisse debout ma sincérité.

HERMIA.

Vraiment, Lysandre équivoque très gentiment. Honte à ses manières et à sa fierté, si Hermia a voulu dire que Lysandre mentait ! Mais, charmant ami, par amour et par courtoisie, couchez-vous plus loin. En bonne décence humaine, il est admis qu'une telle séparation convient entre un vertueux jeune homme et une vierge ; éloignez-vous donc quelque peu et bonne nuit,

mon doux ami. Puisse ton amour ne s'altérer jamais jusqu'à ce que ta douce vie finisse !

LYSANDRE.

À cette belle prière je réponds amen, amen ; et que ma vie finisse au moment où ma fidélité finira ! Voici mon lit ; que le sommeil t'accorde tout son repos.

HERMIA.

Et qu'il prenne la moitié de ce souhait pour en fermer les yeux de celui qui me l'adresse.

[Ils s'endorment.

Entre PUCK.

À travers toute la forêt j'ai erré,
Mais je n'ai pas vu le moindre Athénien,
Sur les yeux de qui je pusse essayer
La force que possède cette fleur pour inspirer l'amour.
Nuit et silence !—Qui donc est ici ?

Il porte les vêtements d'Athènes ;
C'est cet homme qui, m'a dit mon maître,
Méprisé la jeune fille athénienne.
Et voici la jeune fille, sommeillant profondément,
Sur la terre humide et fangeuse.
Gentille âme ! elle n'a pas osé se coucher
Près de cet indigent d'amour, de ce bourreau de
courtoisie.

[Il presse la fleur sur les paupières de LYSANDRE.

Rustre, je verse sur tes yeux
Tout le pouvoir que ce charme possède.
Lorsque tu t'éveilleras, que l'amour défende

Au sommeil d'occuper sa place dans tes yeux.
Ainsi, réveille-toi, lorsque je serai parti,
Car je dois maintenant retourner vers Obéron.

[Il sort.

Entrent DÉMÉTRIUS et HÉLÈNE, courant.

HÉLÈNE.

Arrête, quand bien même tu devrais me tuer, mon doux Démétrius.

DÉMÉTRIUS.

Arrière ! je te l'ordonne ; cesse de m'obséder ainsi.

HÉLÈNE.

Oh ! vas-tu donc me laisser dans les ténèbres ? ne fais pas cela.

DÉMÉTRIUS.

Arrête, ou il y va de ta vie. Je veux m'en aller seul.

[Il sort.

HÉLÈNE.

Oh ! cette poursuite passionnée m'a mise hors d'haleine. Plus je l'implore et moins j'obtiens. Heureuse est Hermia, en quelque endroit qu'elle se trouve, car elle a des yeux adorables et qui séduisent. Comment ses yeux sont-ils devenus si brillants ? Ce n'est point par les larmes salées ; car s'il en était ainsi, mes yeux sont plus souvent baignés que les siens. Non, non, je suis aussi laide qu'une ourse, car les bêtes qui me rencontrent s'enfuient de frayeur ; aussi n'est-ce pas une merveille, si Démétrius fuit ma présence comme celle d'un monstre. Quel miroir coupable et menteur m'a fait comparer mes yeux aux célestes sphères des yeux d'Hermia ?—Mais qui donc est ici ? Lysandre ! Étendu à terre ! Est-il mort, ou dort-il ? je ne vois

pas de sang, pas de blessure. Lysandre, si vous êtes vivant, éveillez-vous, mon cher seigneur !

LYSANDRE.

[S'éveillant] Ah ! je passerais à travers le feu pour l'amour de ta douce personne, Lumineuse Hélène ! la nature montre ici son art, en me faisant voir ton cœur à travers ta poitrine. Où est Démétrius ? Oh ! quel nom mieux fait que ce vil nom pour périr sous mon épée.

HÉLÈNE.

Ne parlez pas ainsi, Lysandre ; ne parlez pas ainsi. Qu'est-ce que cela fait qu'il aime votre Hermia ? qu'est-ce que cela fait, seigneur ? Hermia ne vous en aime pas moins toujours ; ainsi soyez heureux.

LYSANDRE.

Heureux avec Hermia ? Non, je regrette maintenant les minutes ennuyeuses que j'ai dépensées avec elle. Ce n'est pas Hermia mais Hélène que j'aime. Qui donc ne voudrait pas échanger un corbeau contre une colombe ? La volonté de l'homme est gouvernée par sa raison, et la raison me dit que vous êtes la vierge la plus digne. Les choses en croissance ne sont pas mûres avant leur saison, et c'est ainsi que ma jeunesse, jusqu'à présent, n'était pas mûre pour la raison ; mais maintenant que je touche au point culminant de l'excellence humaine, le jugement devient le général de ma volonté et me conduit vers vos yeux, où je lis des histoires d'amour écrites dans le plus riche livre d'amour.

HÉLÈNE.

Étais-je donc née pour une moquerie si cruelle ? Quand donc ai-je mérité de votre part un si cruel mépris ? N'est-ce pas assez, n'est-ce pas assez, jeune homme, de n'avoir jamais, jamais pu mériter un doux regard des yeux de Démétrius, sans que vous insultiez encore à mon insuffisance ? En vérité, oui, en vérité, vous m'outragez, en me faisant ainsi la cour pardérision. Mais portez-vous bien ! Je suis forcée d'avouer que je vous croyais un

gentilhomme plus réellement noble. Oh ! faut-il qu'une femme repoussée par un homme soit encore insultée par un autre !

[Elle sort.]

LYSANDRE.

Elle ne voit pas Hermia.—Hermia, sommeille ici, et puisses-tu ne jamais plus approcher de Lysandre ! car ainsi que l'excès des plus douces choses finit par inspirer à l'estomac le plus profond dégoût et que les hérésies qu'on abjure sont le plus haïes de ceux qu'elles ont trompés, ainsi toi, mon excès et mon hérésie, sois haïe de tous, mais avant tous, de moi. Et vous, puissances de mon être, appliquez tout votre amour et toutes vos forces à honorer Hélène et à faire de moi son chevalier.

[Il sort.]

HERMIA.

[S'éveillant] Au secours, Lysandre, au secours ! Fais ton possible pour arracher ce serpent qui rampe sur mon sein. Ah ! miséricorde ! quel rêve j'ai fait là ! Lysandre, regardez comme je tremble de crainte ! Il me semblait qu'un serpent me mangeait le cœur et que vous restiez tranquillement assis, souriant durant son cruel repas.—Lysandre ! eh quoi, il s'est éloigné ?—Lysandre ! Seigneur !—Comment, il ne peut m'entendre ! il est parti ! pas un son, pas un mot !—Hélas ! où êtes-vous ? répondez, si vous m'entendez ! Parlez, au nom de tout ce que vous aimez ! je m'évanouis presque de frayeur ! Vous ne répondez pas ? alors je vois bien que vous vous êtes éloigné. Je veux vous trouver à l'instant, vous ou bien la mort.

[Elle sort.]





ACTE III.

SCÈNE I.

Le bois.—TITANIA est couchée, endormie.

Entrent QUINCE, SNUG, BOTTOM, FLÛTE, SNOUT, et STARVELING.

BOTTOM.

Sommes-nous tous réunis ?

QUINCE.

Au complet, au complet ; et voici une place qui convient à merveille à notre répétition. Ce petit carré de gazon sera notre théâtre, ce fourré d'aubépine notre chambre pour nos costumes, et nous allons répéter le drame en action, juste comme nous le jouerons devant le duc.

BOTTOM.

Pierre Quince !

QUINCE.

Qu'y a-t-il, tracassier de Bottom ?

BOTTOM.

Il y a dans cette comédie de Pyrame et Thisbé des choses qui ne plairont jamais. D'abord Pyrame doit tirer son épée pour se tuer, ce que les dames ne peuvent souffrir. Que répondez-vous à cela ?

SNOUT.

Par Notre-Dame ! c'est terriblement à craindre.

STARVELING.

Je crois que nous pourrons laisser là la tuerie lorsque la pièce sera jouée.

BOTTOM.

Pas du tout ; j'ai trouvé un moyen pour tout concilier. Écrivez-moi un prologue, et que votre prologue semble dire que nous ne nous ferons pas de mal avec nos épées et que Pyrame ne se tuera pas réellement ; pour mieux les rassurer encore, dites-leur que moi, Pyrame, je ne suis pas Pyrame, mais Bottom le tisserand. Cela leur enlèvera toute crainte.

QUINCE.

Bien, nous aurons un prologue ainsi conçu, et il sera écrit en vers de six et de huit pieds.

BOTTOM.

Non, non, ajoutez deux pieds de plus ; qu'il soit écrit en vers de huit et de huit.

SNOUT.

Est-ce que les dames n'auront pas peur du lion ?

STARVELING.

Je le crains bien, je vous assure.

BOTTOM.

Messieurs, il vous faut prendre la peine de mûrement réfléchir. Dieu nous protège ! amener un lion parmi des dames est une chose à redouter, car il n'y a pas d'oiseau sauvage plus terrible que le lion vivant ; et nous ferons bien d'y regarder à deux fois.

SNOUT.

Eh bien ! mais il faut qu'un autre prologue dise que ce n'est pas un lion.

BOTTOM.

Voilà, il faudra que vous disiez son nom, et qu'on voie la-moitié de son visage au travers du mufle du lion, et lui-même parlera au travers, en disant ceci ou quelque chose de prochain : “ Mesdames, ou belles dames, je vous conseille, ou je vous supplie, ou je vous conjure de n'avoir pas peur et de ne pas trembler : ma vie répond de la vôtre. Si vous veniez à croire que je suis un lion véritable, ma vie serait fort en danger ; mais je ne suis rien de pareil ; je suis un homme comme les autres hommes.” Et alors qu'il vienne déclarer son nom et leur dire nettement : “Je suis Snug, le menuisier.”

QUINCE.

Bien, cela sera ainsi ; mais il y a deux choses très difficiles. La première, c'est d'amener le clair de lune dans une chambre ; car, vous le savez,

Pyrame et Thisbé se rencontrent au clair de lune.

SNUG.

Y aura-t-il clair de lune la nuit où nous jouerons notre comédie ?

BOTTOM.

Un calendrier ! un calendrier ! regardez dans l'almanach ; cherchez le clair de lune, cherchez le clair de lune !

QUINCE.

Oui, la lune brillera cette nuit-là.

BOTTOM.

Eh bien, alors, vous pourriez laisser ouvert un des châssis de la grande fenêtre de la salle où nous jouerons, et la lune luira par le châssis.

QUINCE.

Oui, ou bien encore quelqu'un peut entrer avec un buisson d'épines et une lanterne et dire qu'il vient pour défigurer ou pour représenter la personne du clair de lune. Il y a encore autre chose ; il nous faut un mur dans la grande chambre ; car Pyrame et Thisbé, dit l'histoire, se parlaient par la fente d'un mur.

SNUG.

Vous ne pourrez jamais introduire un mur dans la salle. Qu'en dites-vous, Bottom ?

BOTTOM.

Un homme ou un autre pourra représenter un mur : qu'il ait seulement sur lui un peu de plâtre, ou de terre glaise, ou de crépi pour signifier la muraille,

et puis qu'il tienne ses doigts écartés comme cela, et à travers cette fente Pyrame et Thisbé chuchoteront.

QUINCE.

Si cela peut se faire, alors tout va bien. Venez, asseyons-nous autant que nous sommes de fils de nos mères, et répétons nos rôles. Pyrame, c'est vous qui commencez. Lorsque vous aurez fini votre discours, vous entrerez dans ce fourré, et ainsi de suite, chacun à son tour selon le moment de sa réplique.

Entre PUCK, au fond du théâtre.

PUCK.

Qu'est-ce que c'est que ces rustiques imbéciles qui sont là à faire leurs embarras si près du berceau où dort la reine des fées ? Quoi ! une comédie en répétition ! je veux en être auditeur, et peut-être acteur aussi, si je vois une raison de l'être.

QUINCE.

Parlez, Pyrame. Thisbé, avancez.

PYRAME.

Thisbé, les fleurs exhalent des odieuses douces

QUINCE.

Odeurs ! odeurs !

PYRAME.

exhalent des odeurs douces.

Ainsi fait ta respiration, ma chère, très chère Thisbé.

Mais, chut ! j'entends une voix ; reste ici un tout petit

moment,
Et dans quelques instants je viendrai apparaître à tes
yeux.

[Il sort.

PUCK.

[A part] Le plus étrange Pyrame assurément qui ait jamais joué sur cette
terre.

[Il sort.

THISBÉ.

Dois-je parler maintenant ?

QUINCE.

Eh oui, parbleu ! vous devez parler ; car, vous comprenez, il n'est sorti que
pour voir un bruit qu'il a entendu, et il va rentrer.

THISBÉ.

Très brillant Pyrame, au teint blanc comme le lis,
Aux couleurs semblables à la rose rouge sur la triom-
phante ronce,
Très vif jeune homme et aussi très aimable juif,
Aussi fidèle que le plus fidèle coursier qui jamais ne se
fatiguerait,
J'irai te rejoindre, Pyrame, à la tombe de Nini.

QUINCE.

La tombe de Ninus, bonhomme ! mais vous ne devez pas dire cela encore ;
c'est ce que vous répondrez à Pyrame ; vous récitez votre rôle entier à la
fois, répliques et tout. Pyrame, entrez ; votre réplique est passée ; elle
commence à : “ qui jamais ne se fatiguerait.”

THISBÉ.

Aussi fidèle que le plus fidèle coursier qui jamais ne se fatiguerait.

Rentrent PUCK et BOTTOM avec une tête d'âne.

PYRAME.

Si je l'étais, belle Thisbé, je ne serais qu'à toi.

QUINCE.

Oh ! monstrueux ! oh ! étrange ! nous sommes ensorcelés ! Récitons nos prières, messieurs ! fuyons, messieurs ! Au secours !

[Sortent QUINCE, SNUG, FLÛTE, SNOUT, et STARVELING.

PUCK.

Je vais vous suivre, je vais vous donner une chasse à travers les marécages, à travers les buissons, à travers les fourrés, à travers les ronces ; quelquefois je serai un cheval, quelquefois un limier, un cochon, un ours stupide, quelquefois une flamme, et je hennirai, j'aboierai, je grognerai, je rugirai, je brûlerai tour à tour, comme le cheval, le limier, le cochon, l'ours et la flamme.

[Il sort.

Oh ! monstrueux ! Oh ! étrange ! nous sommes ensorcelés ! Récitons nos prières,
messieurs ; fuyons, messieurs. Au secours !



Oh ! Bottom ! comme tu es changé !



BOTTOM.

Pourquoi s'enfuient-ils ? C'est une farce qu'ils me jouent pour me faire peur.

Rentre SNOUT.

SNOUT.

Ô Bottom, comme tu es changé ! Qu'est-ce que je vois sur tes épaules ?

BOTTOM.

Qu'est-ce que vous voyez ? Une tête d'âne qui vous appartient ? est-ce là ce que vous voyez ?

[SNOUT sort.

Rentre QUINCE.

QUINCE.

Dieu te bénisse, Bottom ! Dieu te bénisse ! tu es transformé.

[Il sort.

BOTTOM.

Je vois ce que veut leur malice ; c'est de faire de moi un âne, pour m'effrayer s'il est possible. Mais qu'ils fassent tout ce qu'ils pourront, moi je ne bougerai pas de cette place ; et je me promènerai de long en large, et je chanterai pour qu'ils entendent bien que je n'ai pas peur.

[Il chante.

Le merle si noir de couleur
Avec son bec orange foncé,
La grive avec sa note si juste,
Le roitelet aux petites plumes...

TITANIA.

[S'éveillant] Quel ange m'éveille sur mon lit de fleurs ?

BOTTOM [chantant].

Le pinson, le moineau et l'alouette,
Le coucou gris avec son plain-chant
Dont plus d'un écoute la note
Sans oser lui répondre non...

car en vérité qui voudrait perdre son esprit à discuter avec un si fol oiseau ?
Qui voudrait donner le démenti à un oiseau, quand bien même il crierait
coucou à n'en plus finir ?

TITANIA.

Je t'en prie, charmant mortel, chante encore ; mon oreille est éprise de la
mélodie de ta voix autant que mon œil est captivé par la beauté de ta
forme ; et la force de ta remarquable distinction me contraint
irrésistiblement, dès mon premier regard, à te dire, à te jurer que je t'aime.

BOTTOM.

Il me semble, maîtresse, que vous auriez peu de raisons pour cela, et
cependant, pour dire la vérité, la raison et l'amour font rarement compagnie
au jour d'aujourd'hui ; c'est grand dommage que d'honnêtes voisins
n'essayent pas d'en faire une paire d'amis. Certes, je puis plaisanter à
l'occasion, comme vous voyez.

TITANIA.

Tu es aussi sage que tu es beau.

Je chanterai pour qu'ils entendent bien que je n'ai pas peur.



Quel ange m'éveille sur mon lit de fleurs ?



BOTTOM.

Non, ni sage non plus ; mais si j'avais assez d'esprit pour sortir de ce bois, j'en aurais assez pour ce que je veux faire présentement.

TITANIA.

Ne désire pas sortir de ce bois ; tu resteras ici, que tu le veuilles ou non. Je suis un esprit d'un ordre peu commun, l'été dure éternellement dans mes États et je t'aime. Ainsi, viens avec moi ; je te donnerai des fées pour te servir ; elles iront te chercher des diamants au fond du gouffre marin, elles chanteront pendant que tu dormiras sur les fleurs écrasées ; et je te purgerai si bien de ta matérialité mortelle que tu seras tout semblable à un esprit de l'air. Fleur des Pois, Toile d'Araignée, Phalène, Graine de Moutarde !

FLEUR DES POIS.

Me voici.

TOILE D'ARAIGNÉE.

Me voici.

PHALÈNE.

Me voici.

GRAINE DE MOUTARDE.

Me voici.

TOUTES QUATRE ENSEMBLE.

Où faut-il aller ?

TITANIA.

Soyez aimables et polis pour ce gentilhomme ; sautillez à ses côtés dans ses promenades et gambadez devant ses yeux ; nourrissez-le d'abricots et de groseilles, de raisins pourprés, de figues vertes et de mûres ; dérobez aux bourdons leur sac à miel, et pour flambeaux de nuit, coupez leurs cuisses chargées de cire que vous allumerez aux flammes des yeux du ver luisant, afin d'éclairer mon bien-aimé à son coucher et à son lever ; arrachez les

ailes peintes des papillons pour écarter de ses yeux endormis les rayons de la lune ; saluez-le, Elfes, et faites-lui vos courtoisies.



Entrent Fleur des Pois, Toile d'Araignée, Phalène et Graine de Moutarde.



FLEUR DES POIS.

Salut, mortel !

TOILE D'ARAIGNÉE.

Salut !

PHALÈNE.

Salut !

GRAINE DE MOUTARDE.

Salut !

BOTTOM.

Je rends grâces de tout cœur à Vos Seigneuries. Plairait-il à Votre Seigneurie de me dire son nom ?



TOILE D'ARAIGNÉE.

Toile d'Araignée.

BOTTOM.

Je désire faire plus amplement connaissance avec vous, mon bon monsieur Toile d'Araignée ; si je me coupe le doigt, j'aurai la hardiesse de m'adresser à vous. Votre nom, honnête gentilhomme ?

FLEUR DES POIS.

Fleur des Pois.

BOTTOM.

Présentez tous mes respects, je vous prie, à madame Gousse, votre mère, et à monsieur Cosse, votre père. Mon bon monsieur Fleur des Pois, je désire également faire plus ample connaissance avec vous. Votre nom, je vous en prie, monsieur ?

GRAINE DE MOUTARDE.

Graine de Moutarde.

BOTTOM.

Mon bon monsieur Graine de Moutarde, je connais parfaitement votre patience. Ce lâche géant Roastbeef a dévoré plus d'un gentilhomme de votre maison. Je vous assure que vos parents m'ont fait venir les larmes aux yeux plus d'une fois. Je désire continuer votre connaissance, mon bon monsieur Graine de Moutarde.

TITANIA.

Allons, faites-lui escorte : conduisez-le à mon berceau.

Il me semble que la lune regarde avec des yeux humides ; et lorsqu'elle pleure, toutes les petites fleurs pleurent aussi, se lamentant sur quelque chasteté violée. Enchaînez la langue de mon bien-aimé, conduisez-le en silence.

[Ils sortent.]



Une autre partie du bois.

Entre OBÉRON.

OBÉRON.

Je suis curieux de savoir si Titania s'est éveillée et quel est ce premier objet dont elle doit raffoler jusqu'à l'excès, qui s'est offert à ses yeux.—Voici mon messager.

Entre PUCK.

OBÉRON.

Eh bien ! fou d'esprit, quel est dans ce bosquet enchanté le divertissement qu'appelle le programme de cette nuit ?

PUCK.

Ma maîtresse est amoureuse d'un monstre. Tout près de son berceau clos et réservé, où elle se livrait quelques instants au sommeil, une bande de paillasses, grossiers artisans qui travaillent pour leur pain dans les échoppes d'Athènes, s'étaient réunis pour répéter une pièce destinée aux

divertissements du jour de noces du grand Thésée. Le plus parfait imbécile de toutes ces stupides espèces, qui jouait dans leur comédie le rôle de Pyrame, ayant quitté le lieu de la scène et étant entré dans un fourré, j'ai profité de l'occasion qu'il m'offrait ainsi, pour lui fixer sur la tête un mufler d'âne. Mais il fallait donner la réplique à sa Thisbé et mon cabotin revint en scène. Dès qu'ils l'ont aperçu, comme des oies sauvages qui ont vu l'oiseleur venir à elles en se courbant, ou comme des corneilles à tête rousse réunies en troupe, qui, au coup de fusil, saisies de panique s'enlèvent en croassant, se séparent les unes des autres et balayent le ciel de leur vol effaré, voilà que tous ses camarades se sont enfuis devant lui. À coups de pied je les renverse les uns sur les autres ; ils crient au meurtre et appellent du secours d'Athènes. Leur pauvre bon sens ainsi égaré par la force de leur terreur, toutes les choses inanimées ont eu permission de leur nuire ; les ronces et les épines s'accrochent à leurs vêtements, enlevant à leurs propriétaires qui les cèdent sans résistance, celles-ci leurs manches, celles-là leurs chapeaux. Je leur donnais la chasse en proie à ces épouvantes après avoir laissé derrière moi le doux Pyrame métamorphosé, lorsque le hasard a voulu que Titania s'éveillât à ce moment et devînt sur-le-champ amoureuse d'un âne.

OBÉRON.

Je n'aurais vraiment pu inventer aussi bien que ce qui est arrivé. Mais as-tu frotté, comme je te l'avais ordonné, les yeux de l'Athénien avec le suc d'amour ?

PUCK.

Cette affaire est aussi terminée. Je l'ai trouvé dormant et ayant à ses côtés la jeune femme athénienne, qu'à son réveil il verra nécessairement.

Entrent DÉMÉTRIUS et HERMIA.

OBÉRON.

Chut ! et approchons-nous ; voici l'Athénien en question.

... Corneilles à tête rousse qui, au coup de fusil, s'enlèvent en croassant.



PUCK.

C'est bien la même femme, mais ce n'est pas le même homme.

DÉMÉTRIUS.

Oh ! pourquoi repoussez-vous ainsi celui qui vous aime tant ? Gardez ces paroles cruelles pour un cruel ennemi.

HERMIA.

Je me borne maintenant à te rebuter, mais je te traiterai d'une pire façon, car tu m'as, je le crains, donné des motifs de te maudire. Si tu as tué Lysandre dans son sommeil, tu as déjà les pieds dans le sang, plonges-y jusqu'à la tête en me tuant aussi. Le soleil n'était pas aussi fidèle au jour que Lysandre m'était fidèle ; est-ce que jamais il aurait abandonné Hermia endormie ? Je croirais aussi volontiers que la terre peut être percée de part en part et que la lune glissant à travers son centre peut s'en aller aux antipodes chercher querelle à ce plein midi lumineux que son frère y fait briller à cette heure ! Il est impossible que tu ne l'aies pas assassiné ; un assassin doit avoir ton regard, ce même air sinistre, farouche que je te vois.

DÉMÉTRIUS.

Non, c'est l'air que doit avoir un homme assassiné, et c'est ce que je suis, puisque mon cœur est traversé d'outre en outre par votre implacable cruauté ; et cependant, vos regards à vous l'homicide, sont aussi sereins, aussi brillants que Vénus est là-bas sereine et brillante dans sa sphère lumineuse.

HERMIA.

Qu'est-ce que tout cela peut avoir à faire avec mon Lysandre ? Où est-il ? Ô mon bon Démétrius, donne-le-moi ; veux-tu ?

DÉMÉTRIUS.

J'aimerais mieux donner sa carcasse à mes lévriers.

HERMIA.

Loin d'ici, matin ! loin d'ici, chien ! tu as à la fin poussé hors de ses bornes ma patience de jeune fille. L'as-tu donc assassiné ? Si cela est, cesse d'être compté parmi les hommes ! Oh ! dis une fois au moins la vérité, par égard

pour moi ! Tu n'aurais jamais osé le regarder en face pendant qu'il était éveillé ; l'as-tu donc tué dans son sommeil ? Oh ! le courageux exploit ! Est-ce qu'un ver, une vipère ne pouvaient pas en faire autant ? Mais c'est une vipère qui a fait cette action, car jamais une vipère n'a piqué avec une langue plus double que la tienne, serpent !

DÉMÉTRIUS.

Vous dépensez votre colère mal à propos, et pour une offense imaginaire. Je n'ai point sur moi le sang de Lysandre, et il n'est pas mort, autant que je sache.

HERMIA.

Alors, dis-moi, je t'en prie, qu'il est en sécurité.

DÉMÉTRIUS.

Et si je pouvais vous répondre, que gagnerais-je à cela ?

HERMIA.

Le privilège de ne jamais me voir, et c'est sur cette parole que je quitte ta présence abhorrée. Ne me revois jamais, qu'il soit mort ou non.

[Elle sort.

DÉMÉTRIUS.

Il est inutile de vouloir la suivre tant qu'elle est en proie à cette violente humeur ; je m'en vais donc rester ici quelque peu de temps. Le poids du chagrin devient plus lourd de toute la charge de la dette que le sommeil en banqueroute ne lui rembourse pas ; peut-être voudra-t-il me payer quelque léger acompte, si j'attends ici qu'il vienne me proposer des arrangements.

[Il se couche à terre et s'endort.

OBÉRON.

Qu'as-tu fait ? tu t'es complètement trompé et tu as versé le suc d'amour sur les yeux de quelque amant fidèle. De ta méprise il résultera nécessairement la rupture d'un amour fidèle et non le changement d'un ingrat en amoureux sincère.

PUCK.

Ainsi le destin règle tout à sa guise ; pour un homme qui garde sa foi, un million d'autres mentent à la leur, entassant serments sur serments.

OBÉRON.

Cours plus rapide que le vent, tout au travers de ce bois, et fais en sorte de découvrir Hélène d'Athènes. Sa pauvre âme est toute malade et son visage est tout pâle de la fatigue des soupirs d'amour qui coûtent cher à la fraîcheur de son sang. Arrange-toi pour l'amener ici par la puissance de quelque illusion ; moi je vais charmer les yeux de celui-ci avant qu'elle n'arrive.

PUCK.

Je pars, je pars ; regarde comme je vole, plus rapide que la flèche lancée par l'arc d'un Tartare.

[Il sort.]

OBÉRON.

[Exprimant le suc de la fleur sur les paupières de Démétrius]

Suc de cette fleur pourprée
Blessée par l'arc de Cupidon,
Pénètre dans le globe de ses yeux !
Que son amante, lorsqu'il l'apercevra,
Brille à ses yeux avec autant de gloire
Que Vénus au ciel.—
Si, à ton réveil, elle se trouve devant toi,
Implore d'elle ton remède.

Rentre PUCK.

PUCK.

Chef de notre bande féerique,
Hélène est près d'ici ;
Et le jeune homme objet de ma méprise
La suit, réclamant le salaire d'un amant.
Nous payons-nous le spectacle de leur comédie
d'amour ?
Seigneur, quels fous que ces mortels !

Seigneur, quels fous que ces mortels !



OBÉRON.

Tiens-toi à l'écart ; le tapage qu'ils font
Va forcer Démétrius à se réveiller.

PUCK.

Alors, deux à la fois vont faire la cour à une seule ;
Cela doit former évidemment un divertissement unique,
Et ces choses-là me plaisent d'autant plus
Qu'elles vont davantage de travers.

Rentrent LYSANDRE et HÉLÈNE.

LYSANDRE.

Pourquoi donc croyez-vous que je vous courtise par mépris ? Le mépris et la dérision ne se manifestent jamais par des larmes : voyez, je pleure lorsque je vous jure mon amour ; des serments qui naissent ainsi montrent par leur naissance même toute leur vérité. Comment pouvez-vous trouver la ressemblance du mépris dans des choses qui vous démontrent leur sincérité par les marques évidentes de la bonne foi ?

HÉLÈNE.

Vous vous enfoncez de plus en plus dans votre malice. Oh ! quel combat à la fois diabolique et saint, lorsque la vérité tue la vérité ! Ces serments sont à Hermia, voulez-vous donc l'abandonner ? Pesez un serment contre un serment et la balance donnera un résultat nul ; les protestations d'amour que vous m'adressez et celles que vous lui avez adressées, mises dans deux plateaux pèseront un poids égal, les unes et les autres aussi légères que des fables.

LYSANDRE.

Je n'avais aucun jugement lorsque je lui jurai mon amour.

HÉLÈNE.

Et vous n'en avez pas davantage, à mon avis, maintenant que vous l'abandonnez.

LYSANDRE.

Démétrius l'aime et il ne vous aime pas.

DÉMÉTRIUS.

[Se réveillant] Ô Hélène ! déesse, nymphe, perfection divine ! A quel objet, mon amour, comparerai-je tes yeux ? auprès d'eux le cristal est trouble. Oh ! comme elles me paraissent mûres pour le baiser, ces friandes cerises de tes lèvres, et comme elles tentent ma bouche ! Lorsque tu élèves ta main, la blanche neige glacée des sommets du Taurus que caressent les vents de l'Orient paraît noire comme le corbeau. Oh ! laisse-moi baiser cette princesse de blancheur, ce sceau de béatitude !

HÉLÈNE.

Ô guignon ! Ô enfer ! je vois que vous êtes tous d'accord pour faire de moi votre jouet. Si vous étiez polis et si vous connaissiez la courtoisie, vous ne me feriez pas une aussi grande offense. Ne pouvez-vous vous contenter de me haïr l'un et l'autre, comme je sais que vous le faites, sans encore vous concerter pour vous moquer de moi ? Si vous étiez réellement ce que vous paraissez être, c'est-à-dire des hommes, vous ne traiteriez pas ainsi une dame bien née ! Quoi ! m'adresser des vœux, des serments, louer emphatiquement mes attraits lorsque je suis sûre que vous me haïssez du fond de vos cœurs ! Vous êtes tous deux rivaux pour aimer Hermia, et maintenant vous êtes tous deux rivaux pour vous moquer d'Hélène. C'est un bel exploit, une mâle entreprise que de tirer des larmes des yeux d'une pauvre fille par vos moqueries ! Aucun homme réellement noble ne voudrait offenser ainsi une vierge et éprouver la patience d'une pauvre âme par une pareille torture, à cette seule fin de s'en amuser comme vous le faites.

LYSANDRE.

Vous êtes cruel, Démétrius ; ne soyez pas ainsi ; car vous aimez Hermia ; cela, vous savez que je ne l'ignore pas. Eh bien ! maintenant je vous cède

de ma pleine volonté et du plus profond de mon cœur tous mes droits sur l'amour d'Hermia, et je vous demande en retour de me céder les vôtres sur Hélène que j'aime et que j'aimerai jusqu'à ma mort.

HÉLÈNE.

Jamais railleurs n'ont dépensé tant de menteuses paroles.

DÉMÉTRIUS.

Lysandre, garde ton Hermia ; je n'en veux pas. Si je l'ai jamais aimée, tout cet amour s'est évanoui. Mon cœur n'a séjourné chez elle que comme un visiteur de passage, et maintenant il est revenu à son vrai logis, qui est Hélène, pour y demeurer à jamais.

LYSANDRE.

Hélène, cela n'est pas.

DÉMÉTRIUS.

Ne calomnie pas une sincérité que tu ignores, si tu ne veux pas payer le prix de ta calomnie à gros intérêts. Regarde, voici là-bas ton amour qui vient, voici ta bien-aimée !

Rentre HERMIA.

HERMIA.

La nuit ténébreuse, qui prive l'œil de ses fonctions, augmente la vivacité de l'oreille, en sorte que pour l'affaiblissement qu'elle fait subir au sens de la vue, elle accorde au sens de l'ouïe une double compensation. Mon œil n'a pu te trouver, Lysandre, mais mon oreille, je l'en remercie, t'a découvert au son de ta voix. Mais pourquoi donc m'as-tu quittée si peu galamment ?

LYSANDRE.

Pourquoi resterait-il, celui que l'amour presse de partir ?

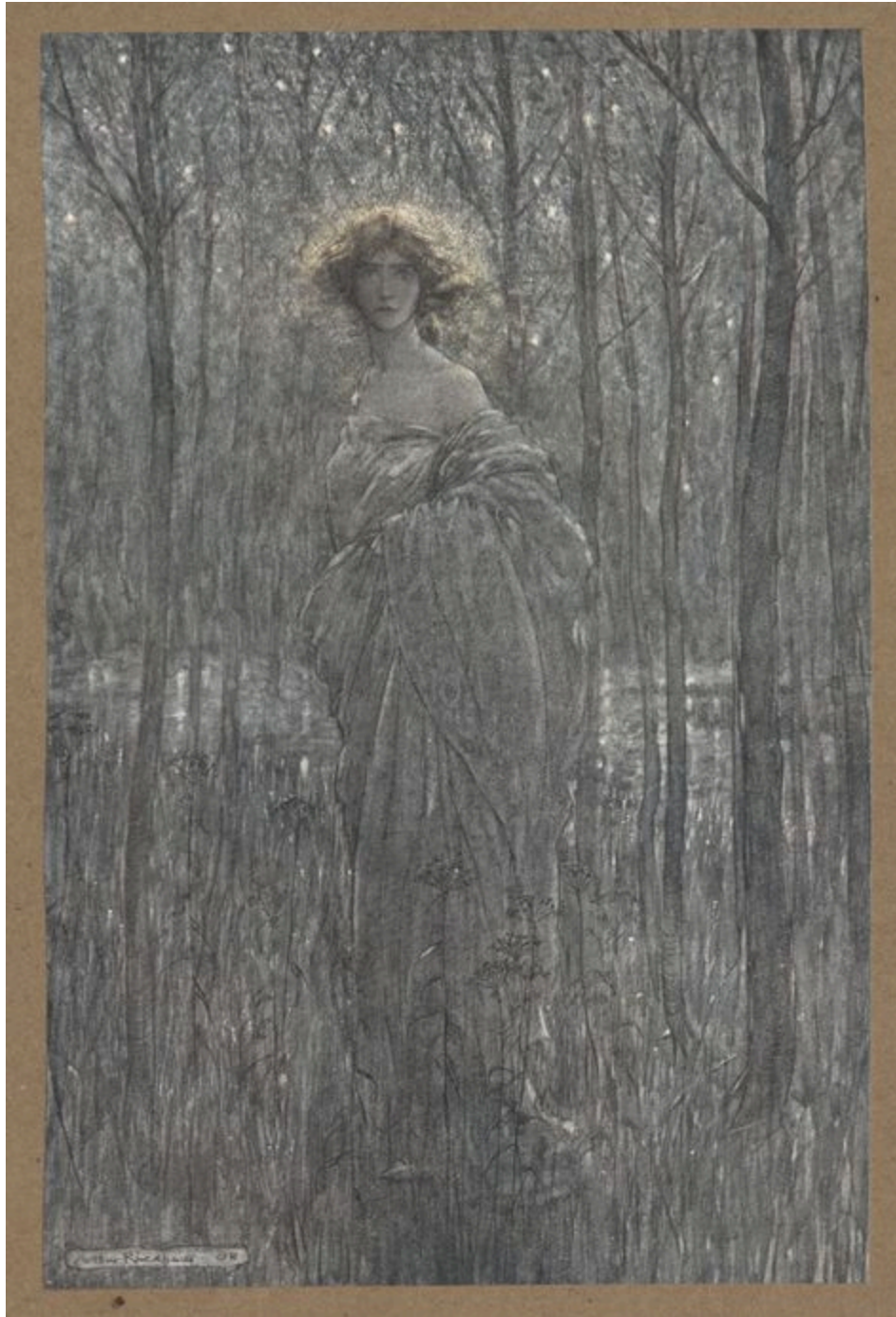
HERMIA.

Quel amour pouvait presser Lysandre de quitter mon côté ?

LYSANDRE.

L'amour qui défendait à Lysandre de rester est celui de la belle Hélène qui dore la nuit de plus de rayons que toutes les rondelles de flamme et tous les yeux de lumière du ciel. Pourquoi me cherches-tu ? Est-ce que mes paroles ne te font pas comprendre que ce qui m'a fait te quitter ainsi est la haine que je te porte ?

Belle Hélène qui dore la nuit de plus de rayons que toutes les rondelles de
flammes et tous les yeux de lumière du ciel.



HERMIA.

Vous ne parlez pas comme vous pensez, cela ne peut pas être !

HÉLÈNE.

Hélas ! elle aussi fait partie du complot ! Je vois maintenant qu'ils se sont ligués tous trois pour arranger cette mauvaise plaisanterie à mes dépens. Injurieuse Hermia ! très ingrate fille ! conspirez-vous donc avec ces hommes ? vous êtes-vous donc concertée avec eux pour me mystifier par cette détestable raillerie ? Toutes les confidences que nous avons partagées, tous nos serments de sœurs, toutes les heures que nous avons passées ensemble et qui nous faisaient reprocher au temps aux pieds rapides de nous séparer si vite, tout cela est-il donc oublié ? Notre amitié du temps de l'école, notre enfantine innocence, les avez-vous oubliées ? Que de fois, Hermia, semblables à deux déesses artistes, nous avons avec nos aiguilles créé ensemble une fleur, toutes deux travaillant sur le même patron, assises sur le même coussin, gazouillant toutes deux un même chant, avec un même ton de voix, comme si nos mains, nos flancs, nos voix, nos âmes formaient un même tout indissoluble. Ainsi nous avons grandi ensemble, pareilles à deux cerises séparées en apparence, mais unies dans leur séparation même ; pareilles à deux fruits charmants formés sur la même tige ; avec deux corps, mais avec un seul cœur. Deux au premier, comme les manteaux des armoiries qui n'appartiennent qu'à un seul et qui sont couronnés d'un seul cimier. Voulez-vous maintenant mettre en pièces notre ancienne amitié pour bafouer votre pauvre amie de concert avec ces hommes ? Cela n'est pas d'une amie, cela n'est pas d'une jeune fille. Notre sexe tout entier aussi bien que moi pourrait vous reprocher une telle action, quoique je sois seule à sentir cette injure.

HERMIA.

Je suis confondue de vos paroles intempérantes ; je ne vous méprise pas, c'est vous qui semblez me mépriser.

HÉLÈNE.

N'avez-vous pas engagé Lysandre à me suivre, comme par moquerie, et à vanter mon visage et mes yeux ? Et votre autre amoureux, Démétrius, qui tout à l'heure me repoussait du pied, ne l'avez-vous pas aussi engagé à m'appeler déesse, nymphe, objet divin, rare, précieux, céleste ? Pourquoi

parle-t-il ainsi à celle qu'il hait ? et pourquoi Lysandre nie-t-il votre amour, cette richesse de son âme, et vient-il m'offrir son affection, si ce n'est par vos propres excitations, de votre propre consentement ? Qu'y faire, si je ne suis pas aussi favorisée que vous, aussi entourée d'amour, aussi fortunée, si je suis au contraire malheureuse à l'excès d'aimer sans être aimée ? Vous devriez me plaindre et non pas me mépriser pour cela.

HERMIA.

Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

HÉLÈNE.

Oui, oui, continuez ; feignez des mines affligées, faites-moi des grimaces lorsque j'ai le dos tourné ; clignez des yeux les uns aux autres, soutenez sans broncher votre aimable plaisanterie ; cette comédie bien menée jusqu'au bout sera digne de trouver sa chronique. Si vous aviez ombre de sensibilité, de noblesse et de savoir-vivre, vous ne feriez pas de moi un tel objet de risée. Mais portez-vous bien ; tout ceci est en partie ma faute ; la mort ou l'absence la répareront bientôt.

LYSANDRE.

Arrêtez, charmante Hélène, écoutez mes excuses ; belle Hélène, mon amour, ma vie, mon âme !

HÉLÈNE.

Oh ! excellent !

HERMIA.

Mon ami, ne la raillez pas ainsi.

DÉMÉTRIUS.

Si Hermia ne peut vous fléchir, moi je puis vous contraindre.

LYSANDRE.

Tu ne peux pas plus me contraindre qu'elle me fléchir ; tes menaces n'ont pas plus de force que ses faibles prières. Hélène, je t'aime ; oui, sur ma vie, je t'aime ; sur cette vie que je perdrais pour toi, je jure de prouver qu'il est un menteur à celui qui dira que je ne t'aime pas.

DÉMÉTRIUS.

Je dis, moi, que je t'aime plus qu'il ne peut t'aimer.

LYSANDRE.

Si telle est ta prétention, viens un peu à l'écart, et prouve qu'elle est fondée.

DÉMÉTRIUS.

Allons, vite, partons.

HERMIA.

Lysandre, où tout cela veut-il en venir ?

LYSANDRE.

Arrière, Éthiopienne !

DÉMÉTRIUS.

Non, non, il ne viendra pas. Monsieur a l'air de s'emporter, il fait semblant de vouloir me suivre, mais il ne bouge pas. Vous êtes un homme dompté, allez !

LYSANDRE.

[À HERMIA] Lâche-moi, chatte, herbe tenace, vile créature, lâche-moi, ou je vais te secouer de moi comme un serpent.

HERMIA.

Pourquoi êtes-vous devenu si grossier ? quel est ce changement, mon doux amour ?

LYSANDRE.

Ton amour ? À bas ! Tartare hâlée ; à bas ! médecine exécrée, potion détestée, à bas !

HERMIA.

Est-ce que vous plaisantez ?

HÉLÈNE.

Oui, en vérité, et ainsi faites-vous vous-même.

LYSANDRE.

Démétrius, je tiendrai la parole que je t'ai donnée.

DÉMÉTRIUS.

Je voudrais avoir votre signature, car je m'aperçois qu'un faible lien suffit pour vous retenir ; je ne me fie pas à votre parole.

LYSANDRE.

Quoi ! me faut-il donc la frapper, la battre, la laisser pour morte ? Quoique je la haïsse, je ne veux pas lui faire de mal.

HERMIA.

Eh ! quel plus grand mal pouvez-vous me faire que de me haïr ? vous me haïssez ! et pourquoi ? Hélas ! mon amour, que signifie cela ? Ne suis-je plus Hermia ? n'êtes-vous plus Lysandre ? je suis aussi belle maintenant

que je l'étais naguère. Cette nuit vous m'aimiez ; cependant, cette nuit vous m'avez quittée. Ainsi donc vous m'avez quittée ? oh ! les dieux m'en préservent ! quittée sérieusement ? oserai-je le croire ?

LYSANDRE.

Oui, sur ma vie, et je ne désire plus te voir jamais. Ainsi tu peux bannir tout espoir, toute incertitude et tout doute. Sois certaine que rien n'est plus vrai ; ce n'est pas une plaisanterie que ma haine pour toi et mon amour pour Hélène.

HERMIA.

Pitié de moi ! Ah ! jongleuse, chancre de fleurs, voleuse d'amour ! quoi, êtes-vous donc venue pendant la nuit et m'avez-vous volé le cœur de mon amant ?

HÉLÈNE.

Adorable, sur ma foi ! N'avez-vous donc aucune pudeur, aucune réserve virginale, aucun atome de décence ? Comment ! vous voulez donc forcer ma langue bien apprise à d'impatientes réponses ! Fi ! fi ! l'hypocrite ! Fi ! la poupée !

HERMIA.

Poupée ! ah ! vraiment ! je comprends enfin le sens de ces plaisanteries. Je vois qu'elle a fait comparer nos deux statures à Lysandre ; elle a fait valoir sa haute taille, et sa personne, sa grande personne, son altitude l'aura emporté dans son esprit. Vous êtes-vous donc élevée si haut dans son estime parce que je suis si petite, si naine ? Quelle est la mesure de ma petitesse, dis-moi, grande perche bariolée ? Quelle est la mesure de ma petitesse ? je ne suis pas encore si petite que mes ongles ne puissent atteindre à tes yeux.

HÉLÈNE.

Je vous en prie, quoique vous vous moquiez de moi, gentilshommes, ne lui permettez pas de me battre ; je n'ai jamais été méchante, je n'ai jamais eu aucun talent pour l'injure ; je suis une vraie fille pour la couardise ; ne la laissez pas me battre. Peut-être vous pensez que parce qu'elle est un peu plus petite que moi, je puis lui tenir tête !

HERMIA.

Plus petite ! elle le répète encore, vous l'entendez.

HÉLÈNE.

Bonne Hermia, ne soyez pas si mauvaise pour moi. Je vous ai toujours aimée, Hermia ; j'ai toujours gardé vos secrets, je ne vous ai jamais fait de tort, si ce n'est que par amour pour Démétrius je lui ai révélé votre fuite dans ce bois. Il vous a suivie, et moi par amour je l'ai suivi ; mais il m'a chassée avec une humeur méchante, et m'a menacée de me frapper, de me fouler aux pieds et même de me tuer ; et maintenant si vous voulez me laisser partir tranquillement, je remporterai ma folie à Athènes, et je ne vous suivrai pas davantage. Laissez-moi partir, vous voyez combien je suis simple et folle.

HERMIA.

Eh bien ! partez : qui donc vous retient ?

HÉLÈNE.

Un cœur insensé que je laisse ici derrière moi.

HERMIA.

Pour qui ce cœur ? pour Lysandre ?

HÉLÈNE.

Pour Démétrius.

LYSANDRE.

Sois sans crainte, Hélène, elle ne te fera pas de mal.

DÉMÉTRIUS.

Non, monsieur, elle ne lui en fera pas, quoique vous preniez sa défense.

HÉLÈNE.

Oh ! lorsqu'elle est en colère, elle est maligne et rageuse ; c'était une diablesse lorsqu'elle était à l'école ; elle est violente quoiqu'elle soit toute petite.

HERMIA.

Petite, encore une fois ! elle ne trouve rien à dire qu'à m'appeler toujours naine et petite ! est-ce que vous allez la laisser m'insulter ainsi ? laissez-moi, que je l'attrape !

LYSANDRE.

Tirez-vous de là, naine, être minuscule fait de l'herbe renouée qui empêche de grandir, grain de verre, gland de chêne !

DÉMÉTRIUS.

Vous vous montrez beaucoup trop officieux pour celle qui méprise vos services. Laissez-la tranquille ; ne parlez pas d'Hélène, ne prenez pas son parti, car si vous avez la prétention de manifester jamais pour elle la plus petite apparence d'amour, vous payerez votre audace.

LYSANDRE.

Maintenant qu'Hermia ne me retient plus, suis-moi, si tu l'oses, pour que nous décidions lequel de nous deux a les meilleurs droits sur Hélène.

DÉMÉTRIUS.

Te suivre ! allons donc ! je marcherai avec toi côte à côte et d'un même pas.
[DÉMÉTRIUS et LYSANDRE sortent.]

C'était une diablesse lorsqu'elle était à l'école.



HERMIA.

Toute cette querelle est votre œuvre, madame ; ne vous en allez donc pas si vite.

HÉLÈNE.

Je ne me fie pas à vous, moi. Je ne resterai pas plus longtemps dans votre maudite compagnie. Vous avez des mains plus promptes à griffer que les miennes, mais j'ai des jambes plus longues que les vôtres pour m'enfuir.

[Elle sort.]

HERMIA.

Je suis confondue et je ne sais que dire. [Elle sort.]

OBÉRON.

Et tout cela est la faute de ta négligence ! Tu commets toujours des erreurs, quand ce n'est pas volontairement que tu t'amuses à de semblables polissonneries.

PUCK.

Croyez-moi, roi des ombres, c'est une méprise de ma part. Ne m'aviez-vous pas dit que je reconnaîtrais l'homme à ses vêtements athéniens ? Je suis si peu blâmable dans l'exécution de vos ordres que c'est bien un Athénien dont j'ai mouillé les yeux ; mais je suis peu contrit que les choses aient tourné de la sorte, car leur bisbille m'a paru fort amusante.

OBÉRON.

Tu vois que ces amoureux cherchent une place pour se battre. Dépêche-toi, Robin, épaissis la nuit, recouvre immédiatement le ciel étoilé d'un brouillard lourd et humide aussi noir que l'Achéron, et conduis si bien de travers ces rivaux irrités qu'ils ne puissent marcher dans les sentiers l'un de l'autre. Donne quelquefois à ta voix le son de celle de Lysandre et fais bondir Démétrius par des injures acerbes ; d'autres fois raille à la façon de Démétrius, et fais-les courir ainsi sans qu'ils puissent se rencontrer, jusqu'à ce que le sommeil imitateur de la mort abatte sur leurs fronts ses pieds de plomb et ses ailes de chauve-souris ; exprime alors sur les paupières de

Lysandre cette herbe dont la liqueur a la propriété bienfaisante de débarrasser de toute erreur le pouvoir de la vue et de rendre aux objets leur aspect accoutumé. Lorsque ensuite ils se réveilleront, toute cette dérision leur semblera un rêve et une vision stérile, et ces amants s'en retourneront à Athènes unis par une amitié qui ne cessera qu'à la mort. Pendant que je t'occupe à cette affaire, je m'en irai voir la reine et je réclamerai son enfant indien, puis je délivrerai ses yeux enchantés de la vue du monstre, et la paix sera partout rétablie.

PUCK.

Mon féérique seigneur, cela doit être fait en toute hâte, car les rapides dragons de la nuit fendent les nuages à plein vol, et là-bas brille le messager de l'Aurore, à l'approche duquel les fantômes errant de-ci et de-là se rendent en troupe à leur logis, dans les cimetières. Déjà tous les esprits damnés qui ont leur sépulture dans les carrefours des chemins et dans le lit des eaux ont regagné leur couche vermineuse, car de crainte que le jour n'éclaire leur honte, ils s'exilent volontairement de la lumière et doivent pour toujours rester associés avec la nuit au noir visage.

... Les fantômes errant de ci et de là se rendent en troupe à leurs logis, dans des cimetières.



OBÉRON.

Mais nous sommes des esprits d'une autre sorte : il m'est souvent arrivé de chasser avec l'amant de l'Aurore, et je puis comme un forestier parcourir les bosquets jusqu'à ce moment où les portes de l'Orient, toutes rouges de flammes, s'ouvrant sur Neptune avec de splendides et joyeux rayons, changent en or jaune ses vagues vertes et salées. Néanmoins, dépêche-toi, pas de retard ; il nous faut terminer cette affaire avant qu'il soit jour.

[Il sort.



PUCK.

Par monts et par vaux, par monts et par vaux,
Je vais les mener par monts et par vaux ;
Je suis redouté à la campagne et à la ville :
Lutin, mène-les par monts et par vaux.

En voici un qui vient.

Rentre LYSANDRE.

LYSANDRE.

Où es-tu, orgueilleux Démétrius ? parle, maintenant.

PUCK.

Ici, drôle ; dégaîne et en garde ! Où es-tu ?

LYSANDRE.

Je vais te rejoindre immédiatement.

PUCK.

Alors, suis-moi sur un terrain plus égal !

[LYSANDRE sort en suivant la voix.

Rentre DÉMÉTRIUS.

DÉMÉTRIUS.

Lysandre, parle donc ! Fuyard, lâche, tu t'es donc enfui ? Parle : dans quel buisson es-tu fourré ? où caches-tu ta tête ?

Par monts et par vaux...
Lutin, mène-les par monts et par vaux.



PUCK.

Lâche, est-ce que tu vas rester là à menacer les étoiles et à informer les buissons que tu réclames un duel, sans venir jamais ? Viens donc, poltron ;

viens donc, bambin : je vais te fouetter avec une verge ; il est déshonoré, celui qui tire une épée contre toi.

DÉMÉTRIUS.

Certes, je te rejoins ; es-tu là ?

PUCK.

Suis ma voix ; ce n'est pas ici que nous essayerons notre courage.

[Ils sortent.]

Rentre LYSANDRE.

LYSANDRE.

Il marche devant moi et me défie sans cesse ; et lorsque j'arrive à l'endroit où il m'a appelé, je le trouve parti. Le manant est beaucoup plus léger des talons que moi ; je l'ai suivi en toute hâte, mais il avait fui avec plus de hâte encore ; si bien que me voilà engagé maintenant dans un chemin ténébreux et malaisé. Je vais me reposer ici. [Il se couche à terre.] Viens, ô jour aimable, car si une fois tu peux me montrer ta grise lumière, je découvrirai Démétrius et je vengerai cette humiliation.

[Il s'endort.]

Rentrent PUCK et DÉMÉTRIUS.

PUCK.

Oh ! oh ! oh ! lâche, pourquoi ne viens-tu pas ?

DÉMÉTRIUS.

Attends-moi, si tu l'oses ; car je sais bien que tu fuis devant moi, changeant toujours de place, et que tu n'oses pas t'arrêter, ni me regarder en face. Où es-tu maintenant ?

PUCK.

Viens par ici ; je suis là.

DÉMÉTRIUS.

Certainement, tu veux te moquer de moi. Tu payeras cela cher si jamais je vois ta face à la lumière du jour. Pour le quart d'heure, va ton chemin. La fatigue m'oblige à prendre la mesure de ma longueur sur cette couche froide. Au point du jour, attends-toi à recevoir ma visite.

[Il se couche et s'endort.

Rentre HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Ô nuit accablante ! ô longue et ennuyeuse nuit, abrège tes heures ! apparaissez dans l'Orient, rayons secourables, afin que je puisse retourner Athènes à la clarté du jour, et débarrasser ceux-ci de ma pauvre compagnie qu'ils détestent. Et toi, sommeil, qui quelquefois fermes les yeux du chagrin, dérobe-moi pour quelques instants à ma propre compagnie.

[Elle se couche et s'endort.

Jamais je ne fus si lasse, jamais si malheureuse.



PUCK.

Encore rien que trois ? Vienne une quatrième ;
Deux de chaque sexe feront bien quatre.
La voici qui vient, chagrine et triste :

Cupidon est un mauvais garnement
De rendre folles ainsi de pauvres femmes.

Rentre HERMIA.

HERMIA.

Jamais je ne fus si lasse, jamais si malheureuse ! Trempée de rosée, déchirée par les épines, je ne puis aller plus avant, je ne puis me traîner plus loin ; mes jambes ne peuvent marcher du même pas que mes désirs. Je vais me reposer ici jusqu'au point du jour. Le ciel couvre Lysandre de son égide, s'ils ont l'intention de se battre !

[Elle se couche et s'endort.

PUCK.

Sur la terre
Sommeillez profondément.
Sur tes yeux
Je vais appliquer,
Gentil amant, le remède.

[Il exprime le suc de l'herbe sur les yeux de LYSANDRE.

Lorsque tu t'éveilleras
Tu ressentiras
Un vrai bonheur
À contempler
Les yeux de ta première dame ;
Et la vérité du proverbe rustique bien connu,
Que chacun prendra sa chacune,
A votre réveil se montrera.
Jacquot aura Gillette,
Rien ne tournera mal ;

L'homme retrouvera sa jument, et tout sera pour le mieux.

[Il sort.



Sur la terre
Sommeillez profondément
Sur tes yeux
Je vais appliquer
Gentil amant, le remède.







ACTE IV.

SCÈNE I.

Le bois.

Entrent TITANIA et BOTTOM, les Esprits de la suite de TITANIA, et OBÉRON, invisible, en arrière.

TITANIA.

Viens, assieds-toi sur ce lit de fleurs pendant que je caresserai tes charmantes joues, que je poserai des roses musquées dans le poil doux et lisse de ta tête, que je baiserais tes belles larges oreilles, ô ma joie suave !

BOTTOM.

Où est Fleur des Pois ?

Allez me tuer un bourdon à cuisse rouge sur la pointe d'un chardon.



FLEUR DES POIS.

Me voici.

BOTTOM.

Grattez ma tête, Fleur des Pois. Où est monsieur Toile d'Araignée ?

TOILE D'ARAIGNÉE.

Me voici.

BOTTOM.

Monsieur Toile d'Araignée, mon bon monsieur, prenez vos outils et allez me tuer un bourdon à cuisse rouge sur la pointe d'un chardon ; puis, mon bon monsieur, apportez-m'en le sac à miel. Ne vous échauffez pas trop à cette besogne, monsieur, et, mon bon monsieur, ayez soin que le sac à miel ne crève pas ; j'aurais du regret de vous voir submergé par un sac à miel, signor. Où est monsieur Graine de Moutarde ?

GRAINE DE MOUTARDE.

Me voici.

BOTTOM.

Donnez-moi votre menotte, monsieur Graine de Moutarde. Je vous en prie, mon bon monsieur, trêve à vos salutations.

GRAINE DE MOUTARDE.

Quelle est votre volonté ?

BOTTOM.

Rien, mon bon monsieur, si ce n'est d'aider le cavallero Fleur des Pois à me gratter. Il faut que j'aille trouver le barbier, Monsieur, car il me semble que

j'ai le visage merveilleusement poilu, et je suis un âne si sensible, que dès que mon poil me démange tant soit peu, il faut que je me gratte.

TITANIA.

Voulez-vous entendre un peu de musique, mon doux amour ?

BOTTOM.

J'ai une oreille passablement bonne pour la musique ; faisons venir les pincettes et les castagnettes d'os.

TITANIA.

Dis, mon doux amour, que désires-tu manger ?

BOTTOM.

Ma foi, un picotin d'avoine. Je mâcherais volontiers de la bonne avoine sèche. Il me semble que j'aurais aussi une grande envie d'une botte de foin. Le bon foin, le foin frais, il n'y a rien de comparable à cela.

TITANIA.

J'ai une fée fureteuse qui découvrira les greniers de l'écureuil et qui t'apportera des noix vertes.

Dors pendant que je t'enlacerai dans mes bras.



BOTTOM.

Je préférerais une poignée ou deux de pois secs. Mais, je vous en prie, que personne de votre monde ne vienne me troubler maintenant ; je me sens une exposition au sommeil.

TITANIA.

Dors, pendant que je t'enlacerai dans mes bras. Fées, partez, et allez à vos fonctions. [LES FÉES sortent.] Ainsi le suave chèvrefeuille enlace le chèvrefeuille des bois ; ainsi le lierre à la faiblesse féminine met ses anneaux aux doigts d'écorce de l'orme. Oh ! comme je t'aime ! oh ! comme je suis folle de toi !

[Ils s'endorment.

Entre PUCK.

OBÉRON.

[S'avançant] Salut, mon bon Robin. Vois-tu ce gracieux spectacle ? Sa folie commence maintenant à me faire pitié ; car l'ayant, il y a quelques instants, rencontrée par derrière le bois qui cherchait de douces friandises pour ce détestable imbécile, je lui en ai fait honte et nous nous sommes querellés. Elle venait justement d'entourer ses tempes poilues d'une petite couronne de fleurs fraîches et odorantes, et ces mêmes gouttes de rosée qui naguère sur les bourgeons roulaient semblables à de rondes perles orientales, paraissaient maintenant dans les yeux des jolies fleurettes comme des larmes qui pleuraient leur disgrâce. Lorsque je l'ai eu bien raillée à plaisir et qu'elle a eu imploré mon indulgence avec d'humbles paroles, je lui ai demandé son petit garçon enlevé qu'elle m'a immédiatement accordé, et une de ses fées a reçu l'ordre de le transporter à mon bosquet dans mon royaume magique. Maintenant que j'ai l'enfant, je vais guérir ses yeux de leur odieuse maladie ; et toi, gentil Puck, enlève ce mufle de la tête de ce rustre athénien, afin qu'il se réveille en même temps que les autres, et qu'ils puissent tous s'en retourner à Athènes et ne plus se rappeler les événements de cette nuit que comme les pénibles tourments d'un rêve. Mais je vais d'abord désenchanter la reine des fées.

[Il touche ses yeux avec une herbe.

Sois comme tu avais coutume d'être ;
Vois comme tu avais coutume de voir :
Telle est la force et le divin pouvoir

De la fleur de Diane sur la fleur de Cupidon,
Éveille-toi maintenant, ma Titania, ma douce reine.

TITANIA.

Mon Obéron ! Oh ! quel rêve j'ai fait ! Il m'a semblé que j'étais amoureuse
d'un âne.

OBÉRON.

Voici votre amour ici couché.

TITANIA.

Comment ces choses sont-elles arrivées ? Oh ! comme mes yeux exècrent
maintenant son visage !

. .. Partons, Fées, nous allons nous fâcher pour tout de bon si je reste plus longtemps.



OBÉRON.

Un instant de silence.—Robin, enlève cette tête.—Titania, commande un peu de musique, et qu'un sommeil plus profond que le sommeil ordinaire

appesantisse les sens de ces cinq mortels.

TITANIA.

Holà ! de la musique, de celle qui enchante le sommeil !

[Musique.

PUCK.

Lorsque tu t'éveilleras, regarde avec tes yeux ordinaires d'imbécile.

OBÉRON.

Jouez, musique ! Venez, ma reine ; donnons-nous les mains, et berçons la terre où ces dormeurs sont couchés. Vous et moi, nous avons maintenant renouvelé notre amitié, et demain, à minuit, nous entrerons solennellement dans le palais de Thésée pour y danser des danses triomphales et le bénir jusque dans sa postérité la plus reculée. En même temps que lui ces deux couples d'amants fidèles seront mariés, tous au sein d'une même allégresse.

PUCK.

Roi des génies, attention et écoute :
J'entends l'alouette du matin.

OBÉRON.

Allons, ma reine, et dans un solennel silence
Courons après l'ombre de la nuit :
Nous pouvons faire le tour du monde
Plus rapides que la lune errante.

TITANIA.

Allons, monseigneur, et pendant notre voyage
Dites-moi comment cette nuit il s'est fait
Que j'aie été trouvée sommeillant
Sur la terre, parmi ces mortels.

[Ils sortent. On entend un bruit de cors.]

Entrent THÉSÉE, HIPPOLYTE, ÉGÉE, et la suite.

THÉSÉE.

Allons, que quelqu'un de vous cherche le garde de la forêt, car nous avons accompli maintenant nos dévotions à Mai, et puisque nous avons à nous les premières heures du jour, je veux faire entendre à ma bien-aimée la musique de mes chiens de chasse ; découpez-les dans la vallée qui est à l'ouest et laissez-les aller. Dépêchez, vous dis-je, et trouvez le garde de la forêt. [Sort un homme de la suite.] Nous allons, belle reine, monter sur le sommet de la montagne pour y entendre le tapage musical des jappements des chiens et des réponses de l'écho entremêlés ensemble.

Nous irons, belle reine, sur la montagne. Nous y entendrons la musique des chiens et les réponses de l'écho entremêlés.



HIPPOLYTE.

Je me trouvais naguère en compagnie d'Hercule et de Cadmus un jour qu'ils chassaient l'ours dans un bois de Crète avec des limiers de Sparte ; je n'ai jamais entendu un aussi beau vacarme, car non seulement les bosquets,

mais les cieux, les fontaines, et toutes les régions environnantes semblaient un seul cri. Je n'ai jamais entendu un tapage aussi musical, un tonnerre aussi harmonieux.

THÉSÉE.

Mes chiens sont de race Spartiate, à larges babines, roux de couleur, avec des oreilles pendantes qui balayent la rosée du matin, bas sur jambes et pourvus de fanons comme les taureaux de Thessalie, lents à la poursuite, mais assortis de voix comme des cloches qui résonnent en accord. Une plus grande harmonie de cris ne donna jamais le signal de l'hallali, ni ne répondit jamais plus joyeusement à l'appel du cor en Crète, à Sparte, en Thessalie. Vous en jugerez quand vous les entendrez. Mais doucement ! quelles sont ces nymphes ?

ÉGÉE.

Monseigneur, c'est ma fille qui est ici endormie ; cet homme-ci est Lysandre et celui-là Démétrius, et voici Hélène, l'Hélène du vieux Nédar. Je m'étonne de les trouver ici tous ensemble.

THÉSÉE.

Évidemment ils se seront levés de bon matin pour observer les rites de Mai, et, connaissant nos intentions, ils seront venus ici pour prendre leur part de nos solennités. Mais, dites-moi, Égée, n'est-ce pas aujourd'hui qu'Hermia devait nous donner une réponse sur le parti qu'elle a préféré prendre ?

ÉGÉE.

C'est aujourd'hui, monseigneur.

THÉSÉE.

Allons, commandez aux veneurs de les éveiller avec leurs cors.

[Sort un homme de la suite. Bruits de cors et vacarme.
LYSANDRE, DÉMÉTRIUS, HÉLÈNE et HERMIA se réveillent en sursaut.

THÉSÉE.

Bonjour, mes amis. La Saint-Valentin est passée ; est-ce que les oiseaux de ce bois commencent seulement à s'accoupler ?

LYSANDRE.

Pardonnez, monseigneur.

[Il s'agenouille, ainsi que tous les autres, devant THÉSÉE.

THÉSÉE.

Je vous en prie, levez-vous tous. Je sais que vous êtes deux rivaux ennemis ; par où est entrée dans notre monde cette aimable concorde qui permet à la haine d'être assez éloignée de la jalousie pour sommeiller à côté de la haine sans redouter son inimitié ?

LYSANDRE.

Monseigneur, je vous répondrai confusément comme un homme à moitié endormi, à moitié éveillé ; car je vous jure que je ne saurais vraiment vous dire encore comment j'y suis venu. Cependant je crois—je voudrais vous dire l'exacte vérité ; oui, oui, maintenant que je recueille mes souvenirs, c'est bien cela—je crois que je suis venu ici avec Hermia. Notre intention était de fuir d'Athènes, afin que nous puissions, en évitant les périls de la loi athénienne...

ÉGÉE.

Assez, assez, monseigneur ; vous en avez assez entendu ; je demande la loi, la loi ; j'appelle la sévérité de la loi sur sa tête. Ils voulaient s'enfuir ; ils voulaient nous duper, vous et moi, Démétrius ; nous mettre en faillite, vous de votre femme, moi de mon consentement, de mon consentement qu'elle sera votre femme.

DÉMÉTRIUS.

Monseigneur, la belle Hélène m'avait informé de leur évasion et de leur dessein de se rencontrer dans ce bois ; je les y ai poursuivis par rage, et la belle Hélène m'y a poursuivi par passion. Mais, mon bon seigneur, je ne sais par quel pouvoir (mais certainement c'est l'œuvre d'un pouvoir inconnu) mon amour pour Hermia s'est fondu comme la neige et me semble comme le souvenir de quelqu'un de ces vains hochets dont je raffolais dans mon enfance ; et maintenant, celle qui s'est emparée de toute la foi, de toute la vertu de mon cœur, l'objet qui fait l'unique plaisir de mes yeux, c'est Hélène. Je lui étais fiancé, monseigneur, avant que j'eusse vu Hermia ; comme un homme malade, j'abhorrais cette nourriture ; maintenant que je suis en santé, je reprends mon goût naturel, je la désire, je l'aime, j'aspire à elle et je veux pour toujours lui être fidèle.

THÉSÉE.

Beaux amants, cette rencontre est heureuse. Nous continuerons tout à l'heure notre entretien sur cette aventure. Égée, je prévaudrai sur votre volonté, car dans le temple, en même temps que nous, ces deux couples seront éternellement unis. Comme la matinée est maintenant trop avancée, nous mettrons de côté notre projet de chasse. En route pour Athènes, tous ! Trois contre trois ! Nous célébrerons une fête solennelle. Venez, Hippolyte.

[Sortent THÉSÉE, HIPPOLYTE, ÉGÉE et les gens de la suite.]

. . Etes-vous sûrs que nous sommes éveillés. Il me semble que nous sommeillons encore, que nous rêvons.



DÉMÉTRIUS.

Tous ces événements me semblent imperceptibles et impossibles à distinguer, comme ces montagnes lointaines que la distance transforme en nuages.

HERMIA.

Il me semble que je vois les choses avec cette disposition de l'œil où tous les objets paraissent doubles.

HÉLÈNE.

Et moi aussi ; car Démétrius m'appartient, me semble-t-il, comme nous appartient un diamant trouvé : il est à moi et n'est pas à moi.

DÉMÉTRIUS.

Êtes-vous sûrs que nous sommes éveillés ? Il me semble que nous sommeillons encore, que nous rêvons. Ne pensez-vous pas que le duc était ici tout à l'heure et nous a commandé de le suivre ?

HERMIA.

Oui, et mon père était avec lui.

HÉLÈNE.

Ainsi qu'Hippolyte.

LYSANDRE.

Et il nous a commandé de le suivre au temple.

DÉMÉTRIUS.

Eh bien ! alors nous sommes éveillés ; suivons-le, et en chemin racontons-nous nos rêves.

[Ils sortent.]

BOTTOM.

[S'éveillant] Lorsque mon tour de donner la réplique viendra, appelez-moi et je répondrai. Ma prochaine réplique est : "Très beau Pyrame." Eh ! Pierre Quince ! Flûte, le raccommodeur de soufflets ! Snout, le chaudronnier ! Starveling ! Mort de ma vie, ils ont tous décampé et m'ont laissé endormi. J'ai eu une très rare vision. J'ai fait un rêve, et tout l'esprit d'un homme ne

suffirait pas pour dire quel rêve c'était ; celui-là ne serait qu'un âne qui essayerait d'expliquer ce rêve. Il me semblait que j'étais... il n'y a pas d'homme capable de dire quoi. Il me semblait que j'étais... et il me semblait que j'avais... mais celui-là n'est qu'un arlequin qui essayerait de dire ce qu'il me semblait avoir. L'œil de l'homme n'a pas entendu, l'oreille de l'homme n'a pas vu, la main de l'homme n'est pas capable de goûter, ni sa langue de concevoir, ni son cœur de rapporter ce qu'était mon rêve. Je vais engager Pierre Quince à écrire une ballade sur ce rêve. Elle s'appellera le Rêve de Bottom, parce que ce rêve n'a aucun fondement, et je la chanterai devant le duc à la fin d'une comédie ; peut-être, par aventure, pour rendre la chose plus gracieuse, la chanterai-je après la mort de mon personnage.

[Il sort.]



SCÈNE II.

Athènes. Une chambre dans la maison de Quince.
Entrent QUINCE, FLÛTE, SNOOUT et STARVELING.

QUINCE.

Avez-vous envoyé à la maison de Bottom ? Est-il rentré chez lui ?

STARVELING.

On ne sait où il est. Certainement il aura été enlevé.

FLÛTE.

S'il ne vient pas, notre représentation est arrêtée ; elle ne peut plus marcher, n'est-ce pas ?

QUINCE.

Ce n'est pas possible ; vous n'avez pas un autre homme dans tout Athènes pour jouer Pyrame à sa place ?

FLÛTE.

Non ; il est tout simplement le plus bel esprit de tous les artisans d'Athènes.

QUINCE.

Certes, et le plus bel homme aussi ; un véritable amour pour sa douce voix.

FLÛTE.

Vous devriez dire un bijou ; un amour, Dieu me bénisse, est une chose de rien du tout.

Entre SNUG.

SNUG.

Messieurs, le duc revient du temple, et il y a deux ou trois dames et seigneurs en plus de mariés ; si nous avions pu faire marcher notre pièce, nous devenions tous des personnages.

FLÛTE.

Ô mon doux brave Bottom ! il a perdu ainsi une rente de six deniers par jour, sa vie durant ; une rente de six deniers ne pouvait lui échapper ; je veux être pendu, si le duc ne lui avait pas donné six deniers par jour pour jouer Pyrame ; il les aurait mérités. Six deniers par jour, pour le rôle de Pyrame, ou rien.

Entre BOTTOM.

BOTTOM.

Où sont-ils, ces bons garçons ? Où sont-ils, ces petits agneaux ?

QUINCE.

Bottom ! oh ! la brave journée ! oh ! l'heure fortunée !

BOTTOM.

Messieurs, j'ai à vous raconter des merveilles ; mais ne me demandez pas lesquelles, car si je vous les raconte, je ne suis pas un véritable Athénien. Je vous raconterai tout exactement, comme cela s'est passé.

QUINCE.

Raconte, mon doux Bottom.

BOTTOM.

Pas un mot de moi. Tout ce que je vous dirai, c'est que le duc a dîné. Habillez-vous promptement ; de bons nœuds à votre barbe, des rubans neufs à vos escarpins, et présentez-vous au palais immédiatement ; que chacun repasse son rôle, car, pour abrégé, notre comédie est acceptée. En tout cas, que Thisbé ait du linge propre, et que celui qui joue le lion ne coupe pas ses ongles, car ils figureront les griffes du lion. Et, mes très chers acteurs, ne mangez ni oignon ni ail, car il faut que nous ayons une haleine suave, et je ne doute pas que nous n'entendions les spectateurs dire : " C'est une suave comédie." Assez parlé. En avant ! marchons ! en avant !

[Ils sortent.]



ACTE V.

SCÈNE I.

Athènes. Un appartement dans le palais de Thésée.



Entrent THÉSÉE, HIPPOLYTE, PHILOSTRATE,
Seigneurs et Suivants.

HIPPOLYTE.

Cela est bien étrange, mon Thésée, ce que racontent ces amants.

THÉSÉE.

Plus étrange que vrai. Je ne pourrai jamais croire à ces antiques fables, à ces fariboles féeriques. Les amants et les fous ont des cerveaux si fumants, des imaginations si hallucinées qu'ils aperçoivent dans les choses plus que la froide raison n'en peut comprendre. Le lunatique, l'amant et le poète sont entièrement composés d'imagination. L'un voit plus de diables que le vaste

enfer n'en peut contenir, et celui-là est le fou ; l'amant, tout aussi frénétique, voit la beauté d'Hélène sur le front d'une Égyptienne ; l'œil du poète, échauffé d'une belle fièvre, roule ses regards de la terre au ciel et du ciel à la terre, et, comme l'imagination se figure des choses inconnues, la plume du poète les métamorphose en réalités visibles et donne, à un rien fait d'air, un lieu d'habitation et un nom. Une forte imagination possède de telles ressources que si, par exemple, elle se figure une joie quelconque, elle conçoit immédiatement un messenger de cette joie ; ainsi encore lorsque dans la nuit notre imagination est saisie de quelque crainte, combien aisément un buisson peut être pris pour un ours !

HIPPOLYTE.

Mais toute l'histoire de cette nuit telle qu'ils nous l'ont racontée, et toutes ces dispositions de leurs âmes changées ensemble en même temps ont plus de corps que de simples illusions de l'imagination, et arrivent à une sorte de tout d'une grande cohésion ; quoi qu'il en soit, ces aventures sont merveilleuses et admirables.

THÉSÉE.

Voici venir les amants, pleins de joie et d'allégresse.

Entrent LYSANDRE, DÉMÉTRIUS, HERMIA et

HÉLÈNE.

THÉSÉE.

La joie soit avec vous, aimables amis ! que la joie et le frais printemps d'amour accompagnent vos cœurs !

LYSANDRE.

Que le même bonheur vous accompagne plus que nous-mêmes, dans vos royales promenades, à votre table, à votre lit !

THÉSÉE.

Venez, maintenant ; quelles mascarades, quelles danses aurons-nous pour tuer ce long siècle de trois heures qui doit séparer notre collation d'après souper du moment de notre coucher ? Où est l'entrepreneur habituel de nos divertissements ? quels amusements y a-t-il de prêts ? N'y a-t-il aucune comédie pour apaiser l'impatience d'une heure de torture ? appelez Philostrate.

PHILOSTRATE.

Me voici, puissant Thésée.

THÉSÉE.

Dites, quel passe-temps avez-vous pour ce soir ? quel masque ? quelle musique ? comment tromperons-nous le temps traînard, sinon par quelque divertissement ?

PHILOSTRATE.

[Lui donnant un papier] Voici une liste des divertissements qui sont préparés. Que Votre Altesse fasse choix de celui qu'elle voudra voir le premier.

THÉSÉE.

[Lisant] La bataille des Centaures, pour être chantée sur la harpe par un eunuque athénien. Je ne veux pas de cela. J'ai déjà raconté cela à mon amour, à la gloire de mon parent Hercule.—L'émeute des Bacchantes ivres, déchirant dans leur rage le chancre de Thrace. C'est un vieux sujet et il fut joué la dernière fois que je revins victorieux de Thèbes.—Les neuf Muses pleurant sur la mort de la Science, décédée récemment dans la misère. C'est quelque satire, mordante et critique ; cela ne s'accorde pas avec une cérémonie nuptiale.—Une ennuyeuse et courte scène du jeune Pyrame et de son amante Thisbé ; joyeuseté fort tragique. Joyeuse et tragique !

ennuyeuse et courte ! C'est comme qui dirait de la glace brûlante ou de la neige tout aussi extraordinaire. Comment trouver l'accord de ce désaccord ?

PHILOSTRATE.

C'est une comédie, monseigneur, qui n'est longue que de dix mots, ce qui fait une comédie aussi courte que comédie au monde ; mais tout en n'ayant que dix mots, elle est trop longue de ces dix mots, ce qui la rend ennuyeuse ; car dans toute la pièce, il n'y a pas un mot qui soit à sa place, ni un personnage qui s'accorde avec son caractère. Elle est très tragique, mon noble seigneur, car Pyrame s'y tue, action qui, je dois le confesser, a fait pleurer mes yeux lorsque j'ai assisté à la répétition ; mais des larmes plus joyeuses, le plus violent accès de rire n'en a jamais fait verser.

THÉSÉE.

Quels sont ceux qui la jouent ?

PHILOSTRATE.

Des artisans athéniens aux mains calleuses, qui n'ont jamais cultivé leur esprit jusqu'à présent, et qui ont fait suer leur mémoire inexercée pour pouvoir réciter cette pièce le jour de vos noces.

THÉSÉE.

Et nous l'entendrons.

PHILOSTRATE.

Non, mon noble seigneur ; elle n'est pas digne de vous ; je l'ai entendue tout entière, et ce n'est rien, rien au monde ; à moins que vous ne trouviez plaisir à contempler leurs efforts singulièrement laborieux et leur zèle cruellement pénible pour vous rendre service.

THÉSÉE.

Je veux entendre cette pièce, car rien ne peut jamais être ridicule de ce qui nous est offert par la simplicité du cœur et le respect loyal. Allez, faites-les entrer.—Prenez vos places, mesdames.

[PHILOSTRATE sort.

HIPPOLYTE.

Je n'aime pas à voir l'indigence d'esprit s'épuiser en efforts et le devoir succomber sous le fardeau de sa tâche.

THÉSÉE.

Mais, douce amie, nous ne verrons rien de pareil.

HIPPOLYTE.

Il dit qu'ils sont incapables de quoi que ce soit en cette matière.

THÉSÉE.

Nous n'en serons que plus gracieux de les remercier pour rien. Notre plaisir sera de comprendre bien ce qu'ils comprennent mal ; l'effort infructueux d'une pauvre bonne volonté loyale, une noble bienveillance l'accepte pour l'intention et non pour le mérite. Partout où j'ai passé, de grands clercs se sont proposé de venir me complimenter avec des discours prémédités ; mais alors je les ai vus frissonner et pâlir, ils s'interrompaient au milieu de leurs sentences, l'excès de la crainte étranglait leur voix exercée, et pour conclusion, ils s'en retournaient muets sans avoir pu me payer leurs souhaits de bienvenue. Croyez-moi cependant, douce amie, dans ce silence je trouvais une bienvenue, et la modestie de cette loyauté craintive parlait aussi fortement à mon cœur que la langue bruyante de l'éloquence effrontée et audacieuse. L'affection et la simplicité à la langue nouée, par cela même qu'elles sont plus silencieuses, parlent davantage à ma nature.

Rentre PHILOSTRATE.

PHILOSTRATE.

S'il plaît à Votre Grâce, le personnage du prologue est prêt.

THÉSÉE.

Qu'il approche !

[Fanfare de trompettes.

Entre le personnage chargé du prologue.

LE PROLOGUE.

Si nous offensois, c'est avec bonne intention.
Que vous pensiez, que nous ne venons pas pour offenser,
Mais avec bonne intention. De vous montrer notre
simple savoir-faire,
C'est là le véritable commencement de notre fin.
Considérez donc, que nous venons à contre-cœur.
Nous ne venons pas avec la pensée de vous contenter,
C'est notre véritable intention. Pour votre plaisir.
Nous ne sommes pas ici. Pour vous faire repentir,
Les acteurs sont là tout prêts ; et par leur jeu
Vous apprendrez ce que vous devez apprendre.

THÉSÉE.

Ce gaillard-là ne s'arrête pas à la ponctuation.

LYSANDRE.

Il a chevauché son prologue comme un étalon rétif ; il ne connaît pas les
temps de halte. U ne bonne leçon, monseigneur : il ne suffit pas de parler, il
faut parler avec justesse.

HIPPOLYTE.

Il a joué sur son prologue comme un enfant sur un flageolet ; il a fait sortir le son, mais il ne l'a pas dirigé en mesure.

THÉSÉE.

Son discours était comme une chaîne dont les anneaux sont embrouillés ; rien n'y manquait, mais tout était en désordre. Qu'est-ce qui vient ensuite ?

Entrent PYRAME et THISBÉ, LE MUR, LE CLAIR DE LUNE
et LE LION ; ils se présentent en personnages muets.

LE PROLOGUE.

Seigneurs, vous vous étonnez peut-être de ce spectacle ;
Continuez donc de vous étonner, jusqu'à ce que la vérité rende toutes
choses claires.

Cet homme est Pyrame, si vous voulez le savoir ;

Cette belle dame est Thisbé pour sûr.

Cet homme avec son plâtre et son mortier représente

Le mur ; ce vil mur qui sépare les deux amants,

Et à travers les fentes du mur, il sont contents, les pauvres âmes,

De chuchoter entre eux, ce qui ne doit étonner personne.

Cet homme, avec sa lanterne, son chien et son fagot d'épines,

Représente le clair de lune ; car vous devez savoir

Qu'au clair de lune ces amants ne se font aucun scrupule

De se rencontrer près de la tombe de Ninus pour y faire l'amour.

Cette terrible bête, qui porte le nom très haut de lion,

Est celle qui fit sauver, ou plutôt qui effraya

La confiante Thisbé, venue la première au rendez-vous de nuit ;

Et comme elle s'enfuyait, elle laissa tomber son manteau

Que ce vil lion tacha de sa bouche sanglante.

Ensuite vient Pyrame, gracieux et grand jeune homme ;

Il trouve assassiné le manteau de sa fidèle Thisbé,

Et alors avec son épée, avec son épée sanguinaire et coupable,

Il embroche bravement sa poitrine bouillante et sanglante,
Et Thisbé qui attendait à l'ombre d'un mûrier,
Retire son poignard et meurt. Pour le reste
Le lion, le clair de lune, le mur et les deux amants
Vous le diront largement, pendant qu'ils resteront ici.

[Sortent LE PROLOGUE, THISBÉ, LE
LION et LE CLAIR DE LUNE.

THÉSÉE.

Je me demande si le lion va parler.

DÉMÉTRIUS.

Rien d'étonnant à cela, monseigneur ; un lion peut bien parler, lorsque tant
d'ânes parlent.

LE MUR.

Dans ce même intermède il arrive
Que moi, Snout de nom, je représente un mur ;
Et un mur comme je voudrais vous le faire comprendre,
Qui a dans son épaisseur un trou crevassé ou fente,
À travers lequel les amants, Pyrame et Thisbé,
Chuchotent souvent très secrètement.
Ce plâtre, ce mortier et cette pierre montrent
Que je suis bien ce même mur ; c'est la vérité ;
Et c'est à travers cette fente, que, du côté gauche et du côté droit,
Les craintifs amants parlent entre eux.

THÉSÉE.

Peut-on demander de mieux parler à un mortier de chaux et de bourre ?

DÉMÉTRIUS.

C'est la plus spirituelle cloison que j'aie encore entendue, monseigneur.

THÉSÉE.

Pyrame s'approche du mur ; silence !

Entre PYRAME.

PYRAME.

Ô nuit au visage renfrogné, nuit si noire de teint !

Ô nuit qui es toujours lorsque le jour n'est pas !

Ô nuit ! Ô nuit ! hélas ! hélas ! hélas !

Je crains que ma Thisbé n'ait oublié sa promesse !

Et toi, ô mur ! ô doux, ô aimable mur !

Qui sépare les terrains de son père et du mien,

Montre-moi ta fente, afin que mon œil regarde à travers.

[LE MUR écarte ses doigts.

Merci, mur courtois ; Jupiter te protège pour cette action !

Mais qu'est-ce que je vois ? ce n'est pas Thisbé que je vois.

Ô méprisable mur, à travers lequel je ne vois pas mon bonheur !

Maudites soient les pierres qui me trompent ainsi !

THÉSÉE.

Il me semble que le mur étant sensible, devrait lui rendre ses malédictions.

BOTTOM.

Non, en vérité, seigneur, il n'en fera rien. “ Qui me trompent ainsi ” sont les mots qui amènent la réplique de Thisbé ; elle va entrer maintenant et je dois l'épier à travers le mur. Vous allez voir, cela va se passer exactement comme je vous ai dit. La voici qui vient.

Entre THISBÉ.

THISBÉ.

Ô mur, que de fois tu m'as entendue me lamenter
Sur la séparation que tu mets entre mon beau Pyrame et moi !
Mes lèvres de cerise ont bien souvent baisé tes pierres,
Tes pierres unies ensemble par de la chaux et de la bourre.

PYRAME.

J'aperçois une voix ; je vais aller à la fente
Pour voir si je n'entends pas la figure de ma Thisbé.
Thisbé !

THISBÉ.

Mon amour ! c'est toi, je crois, mon amour ?

PYRAME.

Crois ce que tu voudras, je suis ton gracieux amant Et comme Limandre
toujours fidèle.

THISBÉ.

Et moi comme Hélène jusqu'à ce que les destins me tuent.

PYRAME.

Shafale ne fut jamais si fidèle à Procrus.

THISBÉ.

Autant Shafale fut fidèle à Procrus, autant je te suis fidèle.

PYRAME.

Oh ! baise-moi à travers la fente de ce vil mur.

THISBÉ.

Je baise la fente du mur, mais pas du tout vos lèvres.

PYRAME.

Veux-tu venir me rejoindre sur l'heure à la tombe de Nini ?

THISBÉ.

Vienne la vie ! vienne la mort ! j'irai sans délai.

[Sortent PYRAME et THISBÉ.

LE MUR.

Ainsi, ai-je, mur, rempli mon rôle,
Et maintenant qu'il est terminé, le mur s'en va.

[Il sort.

THÉSÉE.

La séparation entre les deux voisins est maintenant à bas.

DÉMÉTRIUS.

Il n'y a pas moyen d'éviter cela, monseigneur, lorsque les murs ont si bonne volonté d'écouter sans prévenir.

HIPPOLYTE.

C'est la rapsodie la plus stupide que j'aie encore entendue.

THÉSÉE.

Les meilleures choses en ce genre ne sont que des ombres, et les plus mauvaises n'en valent pas moins, pour peu que l'imagination supplée à ce qui leur manque.

HIPPOLYTE.

Mais alors c'est votre imagination et non la leur qui fait l'œuvre.

THÉSÉE.

Si nous ne pensons pas plus mal de ces gens-là qu'ils ne pensent mal d'eux-mêmes, ils peuvent passer pour des hommes parfaits. Mais voici venir deux nobles bêtes : une lune et un lion.

Entrent LE LION et LE CLAIR DE LUNE.

LE LION.

Vous, mesdames, vous dont les cœurs timides redoutent
La plus petite monstrueuse souris qui trotte sur le plancher,
Peut-être frémirez-vous et tremblerez-vous
Lorsque vous entendrez le féroce lion rugir avec la rage la plus sauvage.
Sachez donc que je suis un certain Snug, menuisier, et pas du tout
Un lion cruel ni une femelle de lion ;
Car si je venais ici comme un lion allant en guerre,
Ma vie ne serait pas en sûreté dans ce lieu.

THÉSÉE.

Une très bonne bête et qui a de la conscience.

DÉMÉTRIUS.

La plus honnête conscience que j'aie jamais connue à une bête, monseigneur.

LYSANDRE.

Ce lion est un véritable renard pour la valeur.

THÉSÉE.

C'est vrai, et une oie pour la discrétion.

DÉMÉTRIUS.

Non pas, monseigneur, car le renard emporte l'oie, et sa valeur ne peut l'emporter sur sa discrétion.

THÉSÉE.

Sa discrétion, j'en suis sûr, ne peut l'emporter sur sa valeur, car l'oie n'emporte pas le renard. Mais laissons cela à sa discrétion et écoutons parler la lune.

LE CLAIR DE LUNE.

Cette lanterne représente la lune et ses cornes.

DÉMÉTRIUS.

Il aurait dû porter les cornes sur sa tête.

THÉSÉE.

Il n'est pas dans la phase du croissant, et ses cornes sont invisibles dans la circonférence de la pleine lune.

LE CLAIR DE LUNE.

Cette lanterne représente la lune et ses cornes,
Et moi-même je suis l'homme qui paraît être dans la lune.

THÉSÉE.

C'est là la plus grande erreur de toute la représentation ; l'homme devrait être dans la lanterne : sans cela comment peut-il figurer l'homme dans la lune ?

DÉMÉTRIUS.

Il n'ose pas s'y mettre à cause de la chandelle ; elle lui fait peur, car voyez, la voilà qui coule déjà avec emportement.

HIPPOLYTE.

Je suis fatiguée de cette lune ; je voudrais qu'elle changeât.

THÉSÉE.

Il paraît bien par sa discrète petite lumière qu'elle est sur son déclin ; mais, cependant, par courtoisie et en bonne conscience, nous devons attendre qu'elle s'en aille.

LYSANDRE.

Continue, lune.

LE CLAIR DE LUNE.

Tout ce que j'ai à vous dire, c'est de vous dire que cette lanterne est la lune ; moi l'homme dans la lune ; ce fagot d'épines mon fagot d'épines ; et ce chien mon chien.

DÉMÉTRIUS.

Mais toutes ces choses devraient être dans la lanterne, puisqu'elles sont dans la lune. Mais, silence ! voici Thisbé.

Entre THISBÉ.

THISBÉ.

C'est la tombe du vieux Nini. Où est mon amour ?

LE LION.

[Rugissant] Oh ! !

[THISBÉ s'enfuit.

DÉMÉTRIUS.

Bien rugi, lion.

THÉSÉE.

Bien couru, Thisbé.

HIPPOLYTE.

Bien brillé, lune. Vraiment la lune brille avec une bonne grâce parfaite.

[LE LION déchire le manteau de THISBÉ et sort.

THÉSÉE.

Bien déchiré, lion.

DÉMÉTRIUS.

Et alors vient Pyrame.

LYSANDRE.

Et ainsi le lion s'évanouit.

Entre PYRAME.

PYRAME.

Douce lune, je te remercie pour tes rayons solaires ; Je te remercie, lune, de briller avec tant d'éclat.

Car à la faveur de tes ondes gracieuses, dorées et brillantes,
J'espère goûter la vue de la très fidèle Thisbé.

Mais arrêtez. Oh ! malheur !
Mais remarquez ! Pauvre chevalier,
Quel terrible objet de douleur est ici ?
Voyez-vous clair, mes yeux ?
Comment cela peut-il être ?
Ô mignonne poulette ! Ô chérie !
Quoi ! ton beau manteau
De sang est taché ?
Approchez-vous, cruelles furies !
Ô destins, venez, venez :
Coupez la corde et le fil ;
Abattez, écrasez, terminez et massacrez !

THÉSÉE.

Il y en aurait vraiment assez de cette frénésie et de la mort d'une chère amie
pour inspirer à un homme une tristesse profonde.

HIPPOLYTE.

Peste soit de mon cœur, si je n'ai pas pitié de cet homme !

PYRAME.

Ô nature ! pourquoi as-tu créé les lions ?
Puisqu'un vil lion a pu ici déflorer ma chérie,
Qui est,—non, non,—qui était la plus belle dame
Qui ait vécu, qui ait aimé, qui ait affectionné, dont les regards aient rayonné
de joie !

Venez, larmes, et consommez-moi.
Hors du fourreau, épée, et blesse
La mamelle de Pyrame,
Oui, cette mamelle gauche

Où sautille le cœur.
Meurs ainsi, ainsi, ainsi, ainsi !

[Il se poignarde.

Maintenant je suis mort,
Maintenant je me suis enfui,
Mon âme est dans le ciel !
Langue, perds ta lumière ;
Lune, prends ton vol.

[LE CLAIR DE LUNE sort.

Maintenant, décède, décède, décède, décède, décède !

[Il meurt.



DÉMÉTRIUS.

Lui céder le dé, non ; il suffit de l'as, car il n'est qu'un.

LYSANDRE.

Moins qu'un as, mon ami ; car il est mort ; il n'est plus rien.

THÉSÉE.

Avec le secours d'un chirurgien, il pourrait encore se rétablir et prouver qu'il est de race asine.

HIPPOLYTE.

Comment se fait-il que le clair de lune soit parti avant que Thisbé soit revenue et ait découvert son amant ?

THÉSÉE.

Elle le trouvera à la clarté des étoiles. La voici qui vient ; sa douleur termine la pièce.

Rentre THISBÉ.

HIPPOLYTE.

Il me semble qu'elle ne devrait pas avoir une bien longue douleur pour un pareil Pyrame ; j'espère qu'elle aura bien vite fini.

DÉMÉTRIUS.

Un fétu ferait pencher la balance où l'on pèserait les mérites d'un tel Pyrame contre une telle Thisbé, et suffirait pour décider s'il vaut mieux comme homme qu'elle comme femme.

LYSANDRE.

Elle l'a déjà découvert avec les yeux charmants que vous lui voyez.

DÉMÉTRIUS.

Et la voilà qui va gémir ; attention !

THISBÉ.

Endormi, mon amour ?
Quoi ! mort, ma colombe ?
Ô Pyrame, lève-toi ;
Parle, parle. Tout à fait muet ?
Mort, mort ? Une tombe
Va recouvrir tes doux yeux ;
Ces lèvres de lis,
Ce nez de cerise,
Ces joues jaunes comme la primevère,
Tout cela n'est plus, n'est plus !
Amants, gémissiez !
Ses yeux étaient verts comme des poireaux.
Ô vous, les trois sœurs,
Venez, venez à moi,
Avec vos mains pâles comme le lait ;
Plongez-les dans le sang,
Puisque vous avez coupé
Avec vos ciseaux son fil de soie.
Ma langue, plus un mot !
Viens, ma fidèle épée,
Viens, ma lame, pénètre mon sein.

[Elle se poignarde.

Et maintenant, amis, adieu !
Ainsi finit Thisbé.
Adieu, adieu, adieu !

[Elle meurt.

THÉSÉE.

Le clair de lune et le lion restent pour ensevelir les morts.

DÉMÉTRIUS.

Oui, et le mur aussi.

BOTTOM.

Non, je vous assure ; le mur qui séparait leurs pères est démolí. Vous plairait-il de voir l'épilogue ou d'entendre une danse bergamasque dansée par deux acteurs de notre compagnie ?

THÉSÉE.

Pas d'épilogue, je vous prie ; car votre comédie n'a pas besoin d'excuse. Ne vous excusez pas, car il n'y a personne à blâmer lorsque tous les acteurs sont morts. Parbleu ! si celui qui a écrit cette pièce avait joué Pyrame et s'était pendu avec la jarretière de Thisbé, cela aurait fait une belle tragédie ; mais c'est vraiment encore une belle tragédie telle qu'elle est remarquablement représentée. Mais voyons votre danse bergamasque, et laissez dormir votre épilogue. [Danse.] La langue de fer de minuit a sonné douze heures. Au lit, amants, c'est presque l'heure des fées. Je crains que notre sommeil n'empiète sur la prochaine matinée autant que nous avons empiété cette nuit sur la durée ordinaire de la veille. Cette pièce grossière et stupide a bien trompé la marche lente de la soirée. Au lit, mes doux amis. Nous continuerons pendant une quinzaine cette solennité dans des fêtes nocturnes et des divertissements toujours nouveaux.

[Ils sortent.]

C'est presque l'heure des Fées.



SCÈNE II.

Entre PUCK.

PUCK.

Maintenant le lion affamé rugit
Et le loup hurle à la lune,
Tandis que le laboureur fatigué ronfle,

Tout rompu de sa pénible tâche.
Maintenant les flambeaux qui se meurent, jettent leur dernier éclat,
Tandis que le chat-huant, poussant sa plainte aiguë,
Fait penser à son linceul mortuaire
Le malheureux que sa douleur tient éveillé.
Maintenant, c'est l'heure de la nuit
Où les tombeaux, ouvrant leurs portes toutes larges,
Laissent échapper leurs fantômes
Pour qu'ils se montrent dans les chemins qui mènent à l'église :
Et nous, esprits féeriques qui courons
Aux côtés du char de la triple Hécate,
Loin de la présence du soleil,
Et qui accompagnons les ténèbres comme un rêve,
Nous sommes maintenant en train de prendre nos ébats. Pas une souris
Ne troublera cette maison sacrée ;
Je suis envoyé en avant avec un balai
Pour chasser la poussière derrière la porte.

Entrent OBÉRON et TITANIA avec leur escorte.

OBÉRON.

Remplissez cette maison d'une douce lumière
Au moyen de ce feu assoupi et agonisant ;
Que chaque Elfe et chaque esprit féerique
Sautille sans faire plus de bruit que l'oiseau sur le buisson,
Et chantez après moi ce couplet
En dansant légèrement sur sa mélodie.

TITANIA.

D'abord répétez votre chant par cœur,
Unissant à chaque mot une note gazouillante ;
Puis, la main dans la main, avec une grâce féerique,
Nous le chanterons tous ensemble, et nous bénirons ces lieux.

[Chant et danse.

OBÉRON.

Maintenant, que jusqu'à la pointe du jour
Chaque esprit se promène à travers cette maison.
Pour nous, nous irons près du plus noble lit nuptial,
Et il sera par nous béni,
Et la postérité qui en sortira

Que ce feu assoupi et qui meure remplisse cette maison d'une douce lumière.



Sera pour toujours fortunée.
Ainsi ces trois couples ici réunis
S'aimeront toujours fidèlement.
Les erreurs de la main de la nature
Ne se verront pas dans leur postérité ;
Ni signes, ni becs-de-lièvre, ni cicatrices,
Ni aucune de ces marques monstrueuses
Qui attristent tant aux naissances,
Ne se remarqueront sur leurs enfants.
Avec cette rosée des champs consacrée
Que chaque fée aille de son côté,
Et répande les bénédictions d'une douce paix
Sur chaque chambre de ce palais,
Dont le possesseur sera béni,
Et vivra toujours en sécurité.
Puis, partons légèrement,
Ne nous attardons pas,
Et venez me rejoindre à la pointe du jour.

[Sortent OBÉRON, TITANIA et leur suite.]

PUCK.

Si nous, ombres que nous sommes, nous vous avons déplu,
Supposez seulement,—et ainsi tout sera réparé,—
Que vous n'avez fait que dormir ici
Pendant que ces visions apparaissaient.
Messieurs, soyez indulgents
Pour ce thème faible et futile,
Qui ne représente rien qu'un rêve ;
Si vous nous pardonnez, nous nous corrigerons.
Aussi vrai que je suis un honnête Puck,
Si nous avons ce bonheur immérité
D'échapper aujourd'hui à la langue des serpents,
Nous vous ferons réparation avant qu'il soit longtemps ;
Ou bien appelez Puck un menteur.
Là-dessus, bonne nuit à vous tous.

Donnez-moi vos mains, si nous sommes amis,
Et Robin vous sera reconnaissant.

[Il sort.



Le Songe d'une nuit d'été

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6567030c>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans... Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent

entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter

utilisation.commerciale@bnf.fr